

[Retrouver ce titre sur Numilog.com](http://Numilog.com)

*JOURNAL
D'UN COLLECTIONNEUR*

Contact : info@gimpelfils.com
www.gimpelfils.com

Relecture : Anne-Sophie Gache

ISBN : 979 1 0370 2930 0
ISBN pdf : 979 1 0 370 2969 0

Nouvelle édition, Hermann © 2023.

Précédente édition, Hermann © 2011.
1^{re} édition : Calmann-Lévy © 1963.

Hermann Éditeurs, 6 rue Labrouste, 75015 Paris

Toute reproduction ou représentation de cet ouvrage, intégrale ou partielle, serait illicite sans l'autorisation de l'éditeur et constituerait une contrefaçon. Les cas strictement limités à l'usage privé ou de citation sont régis par la loi du 11 mars 1957.

RENÉ GIMPEL

*JOURNAL
D'UN COLLECTIONNEUR*

Marchand de tableaux

Préface de Clément Dirié

[Retrouver ce titre sur Numilog.com](http://Numilog.com)

PRÉFACE
DU CÔTÉ DE CHEZ GIMPEL,
PASSEUR CONSIDÉRABLE

Clément Dirié

Vous voici au seuil d'une grande traversée dans l'art, l'espace et le temps : celle que le collectionneur, marchand de tableaux et amateur René Gimpel (1881-1945) vécut et immortalisa dans son *Journal* entre le 12 février 1918 et le 21 septembre 1939.

Pendant vingt ans, il y a un siècle, dans cet entre-deux-guerres qui le conduisit de l'énergie des années folles aux heures sombres de la Grande Dépression et des totalitarismes, cet homme d'arts et d'affaires a consigné les grands faits de son époque et les menus événements de son monde. Un monde privilégié et mobile, éclairé et respectueux des convenances, ouvert à la modernité et fier de la légende des siècles. Un monde constitué de réseaux (familiaux et professionnels, souvent entremêlés), de valeurs (morales et financières) et de hiérarchies (parfois bousculées). Un monde qui fut une avant-garde sociale, culturelle et économique déterminée à guider les mouvements de l'histoire et de l'histoire de l'art.

René Gimpel possédait, je crois, la conscience d'être un *observateur*. Il savait que son *Journal* offrirait un intérêt historique et documentaire de premier plan, un panorama de choses vues, vécues et entendues à transmettre aux générations futures. Son *Journal* fut écrit pour être lu, comme en témoignent les notes et précisions ajoutées a posteriori dans les années 1930. Il fut ensuite édité par son fils Jean Gimpel (1918-1996) pour première parution en 1963 chez Calmann-Lévy, avec préface de Jean Guéhenno et peinture d'Haim Soutine en couverture, puis réédité dans une version beaucoup plus complète par ses petits-enfants, René Gimpel et Claire Touchard, en 2011 – et désormais en 2023 – aux Éditions Hermann. S'il est juste d'en faire un journal de l'entre-deux-guerres et des années de maturité de René Gimpel, ce n'était pas tout à fait la temporalité espérée par l'auteur. Le vendredi 8 octobre 1920, procédant à une auto-archéologie palimpseste, il relate la genèse de son *Journal* et retranscrit ses essais précédents de 1910, 1912 et 1914. Fort réduites, ces premières tentatives informent du puissant désir d'écriture du diariste que seul le quatrième essai permit d'assouvir. À l'explication littéraire qu'il donne alors – « J'ai commencé celui-ci après avoir lu les admirables *Mémoires* de Casanova. C'est cette lecture qui m'a donné le courage d'écrire » –, il faut sans doute adjoindre le pressentiment de l'éclosion d'un monde nouveau. Sur le plan personnel, ce journal commence après le décès de ses parents – Ernest Gimpel (1858-1907), fondateur de la dynastie, et Clarisse-Adélaïde (Adèle) née Vuitton (1862-1915) – et l'année même où naît son troisième et dernier fils. C'est alors que disparaît cette Belle Époque dans laquelle il fut élevé : celle que saisit Marcel Proust par la fiction et dans laquelle évolue un Charles Swann dont René Gimpel serait l'un des modèles, passion pour Vermeer de Delft comprise¹.

Marcel Proust fut l'une des rencontres capitales du collectionneur. Reproduisant avec admiration les lettres que ce dernier lui adressa et se remémorant avec émotion les soirées partagées au Grand Hôtel de Cabourg en 1907 et 1908, il écrit au lendemain du décès de l'écrivain : « Je suis heureux d'avoir saisi cet insaisissable au passage » (19 novembre 1922). La *Recherche* de Marcel Proust, « le plus grand détective littéraire que le monde ait vu » (23 janvier 1922), inspira sans nul doute le diariste, à l'instar d'autres entreprises littéraires historiques et contemporaines recensées par l'auteur, de Marie Bashkirtseff à Paul Léautaud.

Le *Journal* de René Gimpel, qu'il nomme lui-même son « vice » en se félicitant de le répandre autour de lui (20 avril 1922), est donc un projet de vie, d'écriture de soi et de littérature. Si les arts sont bien évidemment son domaine de prédilection,

1. Cynthia Gamble, *Voix entrelacées de Proust et de Ruskin*, coll. « Bibliothèque proustienne », Classiques Garnier, Paris, 2021. Sur la figure et le *Journal* de René Gimpel, voir également Diana J. Kostyrko, « René Gimpel's *Diary of an Art Dealer* », *The Burlington Magazine*, vol. 157, n°1350, septembre 2015, et *The Journal of a Transatlantic Art Dealer. René Gimpel 1918-1939*, Harvey Miller Publishers, Londres/Turnhout, 2017. Ressource précieuse, le site Internet <<https://renegimpel.les-archives.net>> donne accès à plus de dix mille documents provenant des archives personnelles et professionnelles de René Gimpel.

l'amateur est également un familier du monde des lettres. Il compose poèmes et pièces de théâtre, rédige livres et conférences, collectionne ouvrages de bibliophilie et reliures soignées, caresse le projet d'une revue artistique et participe au comité de la Bibliothèque Jacques-Doucet – dont il habite l'hôtel particulier rue Spontini. Signe – désespéré – que la littérature constitue pour lui un idéal sans égal, une lettre du 3 août 1940 adressée à l'artiste et amie Rose Adler contient, en pleine Débâcle, un appel au poète Paul Éluard pour rénover la France¹.

René Gimpel aime le style, en arts comme en littérature. Certains de ses traits et aphorismes – où prime souvent la métaphore visuelle – sont ceux d'un amoureux de la formule : le banquier et amateur « Ernest May est un Quentin Metsys », 17 février 1918 ; s'apercevant d'une confusion entre meubles historiques et fausses attributions, il « signale aux conservateurs [du musée de Cleveland] un peu ignorants ces loups auprès de nos bergères », 25 février 1919. Entreprise biographique et mondaine, le *Journal* de René Gimpel est tenu à un rythme plus ou moins régulier, soutenu jusqu'au début des années 1930, plus sporadique entre 1931 et 1939, épousant en cela les soubresauts du temps et le ralentissement du marché de l'art. Enfin, ce projet d'écriture au long cours, dont nous faisons la précieuse expérience de la durée, permet à l'auteur de revenir sur ses propres opinions, qu'il s'agisse d'apprécier ou non *La Cène* de Léonard de Vinci (17 mai 1924) ou de juger avec plus ou moins de bienveillance le héros de l'aviation Charles Nungesser (mai-juin 1925). Rétrospectivement, le brillant d'une vie dédiée à l'art et la beauté se révèle à la lumière de ses dernières années, celles de la Résistance active et de la mort au camp de Neuengamme en janvier 1945. Quel contraste saisissant ! Avec ses rares mentions relatives à l'antisémitisme (15 et 20 juin 1918) et son traitement *en passant* d'événements politiques annonciateurs, comme la crise du 6 février 1934, le *Journal* semble celui d'une vie en apesanteur brutalement percutée par le tragique de la Seconde Guerre mondiale, soixante-dix ans après l'annexion de l'Alsace par l'Allemagne en 1870 et le choix d'Ernest Gimpel de s'établir à Paris. Reste pourtant en mémoire l'entrée du 19 mars 1925 où le diariste propose une lecture politique de l'Allemagne de Weimar par le biais de sa création artistique, concluant sur cette formule prophétique : « Ils aimeront à tailler dans la chair vive, les Allemands de demain ».

Tout journal est, par nature, un mémorial dédié aux proches et aux hommes illustres – lesquels ne firent souvent qu'un pour René Gimpel. En cela, il est la chronique d'une époque, laquelle en retour est le diapason de l'existence de l'auteur.

1. « Il n'y a qu'un homme qui puisse sauver la France, et alors si cet homme paraissait (que je connais), cela n'aurait aucune importance qu'un profiteur, celui-ci ou celui-là, soit à la tête de la France. Il n'y a qu'un homme, et c'est Éluard. Il nous manque un poète, un poète pour chanter le pays, le pays et sa douleur, un poète pour lui donner confiance, un poète pour stigmatiser ceux qui ont convoité et obtenu [...] », lettre de René Gimpel à Rose Adler, 2 août 1940, Archives René Gimpel, accessible sur <<https://renegimpel.les-archives.net>>.

Le 15 juillet 1931, alors qu'il va bientôt faire une pause de deux ans, il écrit ainsi : « Je suis bien tenté, devant la mort de Forain, d'arrêter ce journal. J'ai l'impression qu'ils sont déjà tous morts, ceux qui ont passé par ici : Renoir, Monet, Marcel Proust, Caro-Delvaile, Nungesser, Mary Cassatt, et combien d'autres. Une étoile se levait : Mintchine, dont j'allais recueillir les premiers espoirs, et au premier vent il est parti. Ah ! Quelque chose de mon passé est bien mort avec Forain ; je dois laisser ce journal mourir, son oxygène s'est répandu ; noter de temps en temps un mot, parler parfois de ceux inscrits ici et c'est tout. » C'est déjà beaucoup pour nous, lecteurs et lectrices du XXI^e siècle.

Personnage important du monde de l'art et du marché de l'art, René Gimpel s'impose dans son journal comme un « passeur considérable » pour reprendre la belle expression de Stéphane Mallarmé au sujet d'Arthur Rimbaud, « passant considérable » (1897).

Un passeur, selon la tradition familiale, entre l'Europe et les États-Unis. Au rythme de ses voyages transatlantiques, le collectionneur parcourt la première en quête de chefs-d'œuvre et de stimulations intellectuelles : de l'Italie à l'Allemagne, de la Belgique à l'Espagne, des provinces de la Vieille France à la cosmopolite Côte d'Azur, sans oublier Londres, ville de naissance de son épouse Florence née Duveen (1886-1978). Dès qu'il pose le pied à New York, il devient ce marchand recherché qui, à la suite de son père, participe à la constitution des plus grandes collections publiques et privées américaines. Croquant avec gourmandise les us et coutumes d'un milieu qui, à la fois, l'impressionne et le désole – la réception donnée par Henry Ford est un summum de ridicule et de férocité (mai-juin 1925) –, René Gimpel se fait le sismographe des relations artistiques et des différences culturelles entre l'Ancien et le Nouveau monde. Signe du mordant de l'auteur, ces lignes en date du 17 février 1919 : « Madame Otto Kahn a de beaux objets, mais elle les possède sans qu'ils lui appartiennent parce qu'elle ne sait rien de leur histoire et ne soupçonne pas leur passé. Elle les aime comme on aime les enfants des autres, sans le serrement au cœur. Les objets d'art le lui rendent bien. Ils restent plantés là comme des réverbères qui ne s'allument jamais. »

Un passeur entre les époques aussi, féru de concordances des temps. Son *Journal* brasse large : des grandes heures de la sculpture et de l'architecture médiévales à la Renaissance italienne ; du génie de Vermeer, dont il ausculte l'art de dissimuler sa signature, aux maîtres français Jean-Siméon Chardin, Jean-Honoré Fragonard (rebaptisé « Frago ») et Hubert Robert auxquels il a dédié sa vie ; jusqu'à l'apprentissage de l'art moderne auprès des marchands et artistes de son temps. Le 15 juillet 1919, sa première visite chez Léonce Rosenberg, « l'antre du cubisme », révèle une certaine circonspection que la fréquentation des œuvres transformera en intérêt sincère. « C'est là où l'on expose des cubes de toiles, des toiles en cubes, des cubes de marbre, des marbres en cubes, des cubes de couleur, des couleurs en cubes, des cubes d'incompréhensible, l'incompréhensible en cubes. Qu'y-a-t-il sur ces

toiles ? Des rébus faits de plaques de couleur plates, découpées et enchevêtrées. » Acteur du marché de l'art, l'auteur rend également compte du processus d'historicisation en cours concernant les Impressionnistes, la génération de Paul Cézanne et les débuts du cubisme. À cette histoire de l'art à la René Gimpel, s'articulent notations sociologiques, culturelles et morales destinées à conserver la mémoire des générations passées comme à enregistrer les changements au présent, l'épaisseur d'une époque. Dans ce sens, les aphorismes et mots d'esprit qui peuplent le *Journal* ne sont pas uniquement des fétiches mondains, indéniablement plaisants, mais aussi les maillons d'une chaîne de témoignages remontant jusqu'au XVIII^e siècle. Ici, le *Journal* de René Gimpel encapsule un monde qui disparaît. En parallèle, relever les effets de la modernité – des avancées technologiques dans le domaine de l'hôtellerie (25 février 1919) à l'invention de termes nouveaux comme « photogénique » (6 mars 1925) – et partager l'enthousiasme général du temps pour les exploits aériens transatlantiques réjouit le diariste amateur de progrès. Dans un même mouvement, il nous permet de suivre l'évolution du goût dans les années 1920 et 1930, rendant ainsi sensible la manière dont s'imposent les ballets russes ou le style art déco.

Un passeur d'art évidemment. René Gimpel ne se trompe nullement lorsqu'il affirme, le 19 novembre 1925, que « les archives des grands marchands sont de biens précieux documents sur la petite histoire de l'art. » Listes de prix, jeux d'attribution et identifications de faux, revers de fortune et escroqueries aux certificats, lobbying sur la politique fiscale et diatribes contre les acquisitions tardives des musées nationaux, descriptions de collections et inventaires des grandes ventes, anecdotes sur les stratégies et les combines des marchands d'art composent une source documentaire inestimable – c'est le noyau du *Journal*, là où se mêlent foire aux vanités et art de l'*understatement*. Mais l'auteur n'est pas que ce galeriste et collectionneur reconnu. Il est aussi un amateur élaborant des théories sur ce qui fait un chef d'œuvre (23 octobre 1922), la justesse d'un tableau (la matière-poids à la Chardin, 16 et 21 novembre 1929) et l'importance du détail (19 septembre 1922). De diariste, il se fait portraitiste au contact des artistes vivants. Les descriptions de ses rencontres avec Georges Braque, Mary Cassatt, Auguste Renoir constituent certaines des pages les plus inspirées de l'ouvrage, comme lorsque nous assistons, presque en temps réel, à la révélation des *Nymphéas* de Claude Monet au tournant des années 1920 ou à la création du *Bœuf écorché* (1925) d'Haim Soutine. Visites d'ateliers et séances de pose rythment fiévreusement le *Journal*. Des artistes comme Jean-Louis Forain et Marie Laurencin, respectivement rencontrés le 10 décembre 1919 et le 11 décembre 1922, y deviennent des personnages récurrents, si attachants. D'autres artistes, plus jeunes, tel Pierre Tal Coat et Abraham Mintchine, sont saisis à l'orée de leur parcours, notamment lorsque René Gimpel, pygmalion, leur fait découvrir le Louvre. Ils font signe vers l'avenir...

Vivre parmi les œuvres et les artistes, c'est vouloir les comprendre, les ressentir et les connaître. C'est revisiter en permanence son goût, son histoire et sa géographie. C'est comparer, mettre en perspective et ne jamais cesser d'apprendre. C'est une manière de s'élever, différente d'autres, peut-être plus visibles, plus violentes ou plus courageuses, dont le destin de René Gimpel nous prouva qu'elles peuvent être complémentaires. Telle fut sa vie, telle est la leçon que son *Journal* nous donne alors que le monde (de l'art) d'aujourd'hui est, à la fois, indéniablement différent et irréductiblement le même. Les 750 pages *du côté de chez Gimpel* sont un miroir tendu aux goûts du jour, à nos nouvelles mythologies, à nos idiosyncrasies des années 2020, bref à notre humanité et à l'état de nos humanités, notions chères à l'honnête homme que fut René Gimpel. En date du 9 avril 1931, il écrit : « La grandeur de Toulouse-Lautrec, c'est son humanité. C'est dans l'humanité que les grands maîtres se surpassent. Il ne suffit pas à une œuvre d'être un chef-d'œuvre de couleur ou de technique, comme par exemple *L'Atelier du peintre* de Ver Meer. Non, c'est la toile qui contient le plus d'humanité qui, à mérite égal, sera toujours supérieure. C'est ainsi qu'à *L'Atelier du peintre*, je préfère de beaucoup *L'Embarquement pour Cythère* [de Jean-Antoine Watteau]. C'est aussi pourquoi Chardin est plus grand que Ver Meer, qui n'a peint que des images, tandis que le premier a rendu de façon définitive la chaleur du foyer français. » Nous sommes gré à René Gimpel de nous avoir transmis, de façon définitive, la sensibilité, les travaux et les jours d'un passeur considérable.

Dès 1940, avec ses fils, René Gimpel fit partie d'un des premiers réseaux de Résistance. Il fut arrêté par Vichy et interné à Saint-Sulpice-la-Pointe. Ses fils avaient organisé son évasion, mais il refusa : on devait sauver tout le monde ou personne. Vichy le relâcha à la fin de 1942.

Arrêté de nouveau, dans la région de Lyon où il poursuivait ses activités, les Allemands l'enfermèrent au fort Montluc. Cette fois, il enseigna l'anglais à ses compagnons de cellule en prévision du débarquement allié.

Le 2 juillet 1944, un convoi partit de Montluc pour l'Allemagne. René Gimpel en était.

Il est mort au camp de Neuengamme, le 3 janvier 1945.

Un de ses compagnons de bague écrivit plus tard : « Physiquement, il n'était plus que l'ombre de lui-même (c'était le cas de tous). Moralement il n'avait pas changé, ce qui est infiniment plus rare¹. »

1. Louis Martin-Chauffier, journaliste et résistant.

[Retrouver ce titre sur Numilog.com](http://Numilog.com)

NOTE DES ÉDITEURS

René Gimpel est né en 1881. Très jeune, il hérite des galeries que son père avait créées à Paris en 1889, et devient, dès 1902, l'un des premiers marchands européens à New York à bâtir les collections des riches industriels américains. En 1918, lorsque René Gimpel commence son *Journal*, c'est un marchand de tableaux réputé.

En 1963, la première édition du *Journal d'un collectionneur*, préfacée par Jean Guéhenno, rencontre un vif succès auprès du public. Peu après, ont paru les éditions anglaise – avec une préface de Sir Herbert Read – et américaine, plusieurs fois rééditées.

Pour cette nouvelle édition française, les petits-enfants de René Gimpel se sont plongés dans les vingt-deux carnets manuscrits qui composent ce journal de l'entre-deux-guerres – de la veille de la victoire en 1918 à la déclaration de la guerre en septembre 1939. Le *Journal* a ainsi été entièrement révisé et largement augmenté.

La première édition comprenait une grande partie des écrits de René Gimpel sur l'art et son métier de marchand. Dans cette nouvelle version, plus fidèle au texte original, de nombreuses entrées concernant sa vie professionnelle ont été ajoutées, mettant en valeur ses réflexions sur la vie culturelle, sociale et politique. Ses témoignages enrichissent – notamment grâce à ses incessants voyages entre la France, l'Angleterre et les États-Unis – la lecture du monde dans lequel il a vécu. Après la période faste de l'après-guerre, on perçoit bien, par exemple, à travers plusieurs de ses écrits, les ravages de la crise financière de 1929.

Ce *Journal* n'est pas exhaustif : nous avons choisi de ne pas surcharger le texte d'entrées concernant des personnes qui se révèlent sans véritable intérêt pour le lecteur. En revanche, nous avons restitué les noms qui avaient été masqués ou supprimés dans la première édition. Concernant les longues listes de prix de vente d'œuvres d'art, il nous a semblé inutile de les maintenir toutes. Enfin, on peut se demander pourquoi nous avons fait le choix de ne pas inclure les reproductions des nombreux tableaux célèbres qui sont passés entre les mains de René Gimpel ; la plupart d'entre eux sont dans des musées, et là encore, le Web en offre un accès aisé.

Nous ne doutons pas que ce livre, déjà fort connu des amateurs et des historiens d'art, rencontre l'intérêt des étudiants, des chercheurs, des marchands, et de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire et à la sociologie de l'entre-deux-guerres.

PREMIER CARNET

12 FÉVRIER 1918 – 29 MAI 1918

C'est la Grande Guerre

12 février. – *Chez Sigismond Bardac, amateur et banquier.*

Son petit hôtel, 55 avenue Hoche, est construit comme la maison anglaise avec deux fenêtres sur la rue et quelques marches extérieures et sans concierge. Le valet de chambre ouvre la porte d'entrée en face de laquelle un escalier se dresse. Au rez-de-chaussée, un salon et une salle à manger, au premier, deux salons. C'est dans ces quatre pièces très simples et sans décoration que le banquier expose sa collection, aujourd'hui fort diminuée. Il y a quelques années, il m'a vendu l'ensemble de sa Renaissance et j'en avais publié un beau catalogue. Il a liquidé cette année son plus joli dix-huitième, trois marchands l'ont acquis : Giraud, Lion et Samary. J'ai écrit : « Il est banquier. » Mais c'est plutôt là un titre de famille. Ce sont ses frères, Noël et Joseph, qui ont toujours dirigé la banque. Il gagne d'ailleurs plus d'argent avec ses objets d'art.

« Bonjour Monsieur Bardac.

– Bonjour cher ami, regardez mes chenets.

– Vos chenets sont dédorés, je n'en veux pas ; j'en cherche de plus beaux. »

Le brocanteur proteste et feint d'être indigné.

Je souris et lui dis : « Le jour où vous quitterez la banque, venez vendre avec moi. » À peine ai-je terminé cette phrase qu'une crise d'asthme l'étouffe. Ses yeux noirs et perçants vont jaillir hors de leur orbite ; les plis amers de son visage, maigre et creusé, s'allongent et saillent comme des tendons. À cet instant je vois combien

cet homme a souffert ! Sa femme, nièce du philanthrope Osiris et depuis remariée au musicien Claude Debussy, avait été une Maman Colibri ; et lui, depuis, pour éviter la sottise allure de mari trompé, s'est composé un masque sceptique. Il me dit :

« Achetez mes vases montés.

– Le Chine en est trop tard. Je préfère votre sépia de Fragonard, *L'Allée ombreuse*, c'est un chef-d'œuvre.

– Je le sais. C'est pourquoi j'ai refusé de m'en séparer, lorsque l'année dernière j'ai vendu mes dessins de Fragonard à votre concurrent Jacques Seligmann, qui en a disposé au profit de Mortimer Schiff de New York, qui l'accuse d'avoir gardé *L'Allée ombreuse*, et même qui au début s'est fâché tout rouge. »

Gothas et chefs-d'œuvre.

Depuis le dernier raid et pour la protéger, on enferme *La Marseillaise* de Rude dans une grande boîte, du haut de laquelle on glisse à l'intérieur des sacs de terre. Mais que c'est lent. On construit des colombiers pour *Les Chevaux de Marly*. *La Danse de Carpeaux* va continuer sa farandole dans les ténèbres d'une double muraille. Hélas, on protège la colonne Vendôme. Quelle insulte au bronze de ses canons. Qu'on la laisse donc à la gloire et à l'honneur.

13 février. – *Au 57.*

Le 57, c'est le numéro de ma maison d'affaires, rue La Boétie.

16 heures 05. Boni de Castellane, époux divorcé de la riche américaine Anna Gould. Sa poitrine est trop bombée, ses épaules trop carrées, sa taille trop pincée. Il est très dandy, très blond, encore vert, trop vert, très charmeur, trop poupée et très grand seigneur. Il vient réclamer une commission, sur des tableaux qu'il a fait acheter à sa maîtresse, Madame Thompson.

16 heures 08. Anna Gould, épouse divorcée du comte ruiné, Boni de Castellane. Elle a quarante ans, est petite et difforme, son corps a la ligne d'une gourde, tandis que sur sa figure a poussé, en place du nez, une pomme de terre vineuse. Elle est accompagnée de son nouveau mari, le duc de Talleyrand-Périgord, cousin de Boni. Quand on la regarde, on comprend cette réflexion de Castellane qui, au temps de sa splendeur, montrant à un ami, en son palais de l'avenue du Bois, le lit de la comtesse, lui disait : « Voici la chapelle expiatoire. » Après son divorce qui le rejetait dans la misère, mais qui laissait à sa femme des millions de dettes, sa seule plainte fut : « Je me suis trompé, Anna Gould n'était pas assez riche pour moi. » Avec Talleyrand elle est heureuse. Grand, effacé, le dos voûté, près de soixante ans, il traîne ce grand air respectable et plein d'aménité de l'homme qui a déjà fait les cent coups. Sigismond Bardac m'a dit : « Il a connu les cachots. » Ils ne se rencontrent pas avec Boni.

Chez Berenson, critique d'art.

Si les tigres qui sont petits et vifs parlaient, ils auraient ta voix et ton intelligence, Polonais félin. Sous ta douceur calculée, tu étouffes tes rugissements. Pattes de velours et griffes exécutrices d'acier. Si tu laisses pousser ta barbe c'est pour nous cacher que tu es un homuncule. Tes yeux sont bleus... comme pour tromper. Éduqué en Amérique, peut-être y es-tu né, qui le sait? Tu vis en Italie et certains veulent que tu sois anglais! Ton ambition (ce qu'elle t'a consumé!) fut qu'on te reconnaisse comme le plus grand expert au monde en primitifs italiens et tu as atteint ton but depuis environ trois ans. Tu es mourant, mais pas pour longtemps. Tu ne fais pas d'affaires et n'acceptes pas de commissions, mais tu partages les bénéfices.

– Voici vingt-cinq mille francs, Monsieur Berenson.

– Merci Gimpel.

Tu es venu depuis peu de temps t'installer à Paris. Tu accours, dis-tu, pour travailler pour la Croix-Rouge américaine. La vérité, tu as peur que, rompant le front italien, les Boches viennent jusqu'à Florence te déranger en ta villa et l'on murmure que l'Angleterre te refuse l'accès de son territoire. Tu connais tous les mondes, toutes les sociétés, et dans l'univers tu n'as que des ennemis. Si tu hais, on te le rend bien mais si on te mettait dans une cage avec un critique, c'est lui qui serait mangé. Ton plus mortel ennemi est le directeur du musée de Berlin, Bode, qui a osé étudier et comprendre la sculpture italienne.

14 février. – *Sur les Rothschild. Au 57.*

Louis Guiraud est antiquaire. Son père, qui a fondé la maison, a beaucoup de goût. Sa mère aussi. Elle fut jolie. Louis est un chineur aimable aux yeux bleus et il possède aussi beaucoup de goût. Il dirige les affaires avec son frère Lucien.

– Ah! dit-il, Madame Ephrussi, si je la connais! Elle n'aime pas régler ses factures. Les Allez Frères vendent aux petits bourgeois leurs poêles à bois six cents francs; elle les achète deux cents, car elle a découvert à Nancy, après de longues recherches, l'industriel qui fournit Allez. L'autre jour elle me demande si je connais un peintre.

«Ma foi oui : Besnard, Renoir.

Elle me coupe vivement :

– Mais non, un peintre pour peindre une chaise.

Je lui en envoie un le lendemain et elle lui dit :

– Combien pour passer ce fauteuil Louis XVI au ripolin ?

– Dix francs Madame.

– Dix francs, dit-elle furieuse. Comment pouvez-vous le savoir, vous n'en avez pas mesuré la surface ? »

– Ceci n'est rien, continue Guiraud. L'année dernière elle téléphone à Fould son cousin ; c'est lui-même qui me l'a raconté.

«Allô, allô Fould, je veux aller avec toi voir les singes.

– Où, au jardin d'Acclimatation ?

– Mais non imbécile, les singes, ta décoration, les singes à la Bibliothèque Nationale.

– Pardon, tu te trompes, ils sont aux Archives.

– Fould je te dis qu'ils sont à la Nationale. Je le sais. Cela suffit.

– Tu le sais, bien, allons-y.»

Ils arrivent à la Nationale; elle est habillée de rose comme toujours, avec un chapeau bleu tendre sur ses cheveux blancs, tels qu'elle les avait à trente ans. Elle a un visage comme un vin rosé. Jolie, très lapin blanc.

« Gardien, les singes ?

– Quels singes Madame ?

– Les singes de la Nationale.

– Vous vous moquez, dit le gardien qui devient tout rouge et qui même commence à se fâcher.

– Monsieur le gardien, je suis Madame Ephrussi, née Rothschild, cherchez-moi un conservateur. »

Un conservateur qui paraît :

« Monsieur, je viens voir les singes.

– Quels singes Madame ?

– Les singes de la Nationale. »

Le conservateur devient tout rouge et même commence à se fâcher. Il est temps que Fould explique.

« Ils se trouvent, Madame, dit le conservateur, aux Archives. »

Arrivée aux Archives. Trop tard, elles sont fermées.

« Allons à côté chez Boulanger, le décorateur, fait-elle.

– Bonjour Boulanger, avez-vous des singes ?

– Madame, je n'ai qu'un perroquet.

– En peinture ?

– Mais non, Madame, en nature.

– Vous êtes stupide Boulanger, je veux des singes en peinture. »

Elle aperçoit sur le mur une toile, une décoration, deux corps de femmes qui dominent une arabesque.

« Combien ça ?

– Deux mille francs.

– Je vous l'achète, mais faites-moi peindre des singes à la place de ces femmes. »

Guiraud continue : « L'antiquaire Adolphe Lion, 46 rue Laffitte, raconte ses deux seules entrevues avec les Rothschild. "Un jour, dit-il, Madame Ephrussi voit chez moi un vase rose." "Ce Lion, fait-elle, c'est l'affaire d'Edmond de Rothschild, c'est sa couleur, allez-le lui porter demain matin. Voici ma carte." »

« À neuf heures j'arrive chez Edmond, qui me reçoit à dix heures et demie. Il me demande ce que je veux.

– Monsieur le Baron, cette carte, ce vase.

– Je vais le montrer à ma femme. »

J'attends. Vers onze heures, j'entends, dans la pièce à côté, la voix de la Baronne : « Adolphe, Adolphe. »

« Tiens elle connaît mon nom. J'entre. Le peignoir de la baronne est à moitié ouvert, elle a les cheveux dans le dos. Elle recule épouvantée et hurle : "Qui vous a permis d'entrer ici?"

– Madame la Baronne, vous avez appelé Adolphe, et Adolphe, c'est mon nom.

– Sortez imbécile ; Adolphe, c'est le nom de mon chien.

– Mais mon vase Madame ?

– Votre vase, une cochonnerie. Rempportez-le ! »

« Une autre fois, raconte Adolphe, Édouard de Rothschild vient chez moi et regardant la pendule dit : "Elle fera très bien dans la chambre de ma femme, apportez-la demain matin." »

J'arrive à neuf heures et demie.

– Monsieur le Baron, voici la pendule.

– Lion, vous avez une voiture ?

– Mais oui.

– Je la prends, ma femme accouche, attendez. »

J'attends. Le docteur arrive. Le baron passe dix fois devant moi. Vers une heure de l'après-midi, timidement je murmure : « Monsieur le Baron, ma pendule ?

– Croyez-vous que je vais acheter une pendule quand ma femme accouche ! »

Je ne l'ai jamais revu.

15 février. – *Prince et dactylographe.*

Une jolie femme dactylographe avait épousé Leeds, milliardaire américain, amateur d'art et dernier possesseur du château de Maison-Lafitte, où il mourut dans une crise de delirium tremens. On annonce les fiançailles de sa veuve avec Christophe de Grèce, frère du roi de Grèce, que l'Entente vient de détrôner.

16 février. – *Sur Jacques Doucet.*

Avenue du Bois, Jacques Doucet se promène. Tu as plus de soixante ans et tu restes le beau Jacques. Ta barbe blanche que j'ai connue très blonde fut toujours taillée comme un jardin à la française. Tu portes tes vêtements comme tes mannequins tes robes. Elles sont les reines des trottoirs, tu es le prince de la couture. Tu as un air aristocratique, aussi la noblesse n'a-t-elle pas voulu de toi et tu avais tout pour plaire, des yeux bleus en amande, une langue acérée. Tu as formé une collection de XVIII^e d'un goût très fin. Elle ne t'a pas coûté trois millions, la vente publique en a produit quatorze. Et pour cette collection tu avais construit, aidé par le décorateur Hoentschel, un cadre superbe que tu as quitté le lendemain de la vente publique. J'y habite aujourd'hui, 19 rue Spontini¹. Cette vente ! Le départ ! Une peine d'amour. Tu l'as dit et je te crois. Tu aimais Madame Rémon et elle

1. J'y ai habité jusqu'en 1932. Note de 1934.

divorçait pour toi. Tu allais l'épouser, elle est morte. Personne n'a pensé que tu pouvais être aussi sentimental car on te hait pour ton orgueil, dont tu souffres et qui fait que tu ne reçois pas de tes bienfaits la juste récompense. Tu ne rentres pas à l'Institut où tu devrais siéger pour lui avoir fait le don magnifique de ta bibliothèque d'art et d'archéologie, monument unique au monde, trésor pour les savants, les curieux et les chercheurs, et qui t'a coûté des millions. Tu as aussi le mérite d'encourager les artistes et d'avoir senti presque avant quiconque la renaissance actuelle de l'art décoratif. Comme on a ri de toi il y a six ans, au moment de ta volte-face artistique! Aujourd'hui on commence à t'imiter. Tu t'éloignes. Nous nous retrouverons.

17 février. – *Nos origines.*

Dans le train pour Cannes. Ah ces rapides de guerre! Deux heures d'arrêt à Dijon, une heure à Avignon, deux heures à Marseille. Des gens dorment étendus dans les couloirs et c'est un train de luxe! Mon wagon est en queue, le restaurant en tête, une demi-heure pour l'atteindre en écrasant mille pieds, dont ceux du docteur Henri de Rothschild qui est là en compagnie d'une cantatrice. Il l'a enlevée à Gaston Dreyfus, couliissier et sportsman, qui en est mort de désespoir, dit-on.

Je déjeune avec Ernest May, banquier et amateur. C'est un Quentin Metsys, le roi mage au nez brusqué et aux mains jointes du tableau de la collection Rudolf Kann, qui est aujourd'hui au Metropolitan Museum. C'est aussi la tête du peseur d'or de tous les artistes de la Renaissance, mais sans nulle âpreté. C'est le peseur moderne de choses et d'idées. Aussi est-il très riche.

«Je retrouve en vous, me dit-il, votre père. Je l'aimais beaucoup. N'est-il pas mort en Amérique?»

– Oui, au début de 1907. On nous prenait souvent pour des frères, il semblait si jeune et il l'était. Mais il se dégageait de sa personne une sympathie bien plus vive que de la mienne. C'était un charmeur avec son éternel sourire et son visage coloré. Quelques-uns de ses amis l'appelaient le Franz Hals français.

– J'ai aussi connu votre associé Nathan Wildenstein, à ses débuts dans l'antiquité. Il a fait du chemin!

– Ce devait être au 56 rue Laffitte.

– Non, avant qu'il eût un magasin, cité du Retiro, dans un appartement au deuxième. Il exerçait alors le métier d'intermédiaire.

– Il avait d'abord vendu des cravates à Strasbourg, puis s'était installé à Vitry le François, pour terminer à Paris. Il m'a raconté que, rue Laffitte, il ne parvenait pas toujours à payer son loyer le jour du terme et qu'il passait alors entre chien et loup devant la loge de la concierge. Vingt ans plus tard il achetait avec mon père à la vente Cronier *Le Billet doux* de Fragonard, pour cinq cent mille francs et,

en 1907, avec la maison Duveen¹, de Londres, et moi, la collection Rudolf Kann pour dix-sept millions de francs.

– Votre père l’a beaucoup aidé, que j’ai connu, 9 rue La Fayette.

– Oui, mais c’est Nathan Wildenstein, c’était en 1889, qui lui a conseillé d’entrer dans son métier. Mon père était à la bourse et il eut aussitôt comme clients les grands financiers, les Rothschild, Bardac, Albert Lehman, Strauss, Stern et vous-même, je vois. Puis, sachant l’anglais, il amena Wildenstein en Angleterre, où il était alors possible d’acheter de splendides tableaux français, à des prix dérisoires. L’arrière-boutique du vieux Martin Colnaghi, dans Pall Mall, fut une mine inépuisable. Ils trouvèrent là, pour dix mille francs *Le Rêve du poète* de Watteau, qu’ils cherchèrent vainement à vendre vingt mille francs. Ils l’oublièrent pendant dix ans dans une réserve et, quand ils le sortirent, ils en demandèrent cent cinquante mille francs et David Weill l’acquiesça, qui l’avait vu quand il était arrivé de Londres, mais on lui en avait alors demandé trop peu.

– Moi, Monsieur Gimpel, je n’ai jamais mis plus de dix mille francs dans une toile. Vous avez connu Groult, la grande figure d’amateur du XIX^e siècle, il avait de l’esprit et voici un de ses mots qui nous peint tous : « les vrais curieux ». Groult montre à ses amis un tableau qu’il a payé un grand prix et ils l’en félicitent, mais Groult les arrête : « Je donnerais cinquante mille francs de plus pour l’avoir découvert pour cent francs. »

19 février. – *Statue de Fragonard, à Grasse.*

Par ces temps de guerre quand le sucre est si rare, il est scandaleux d’en voir une telle quantité se perdre sur la voie publique. « Par grâce, gens de Grasse, découpez en petits morceaux le monument que vous avez élevé à Fragonard. »

20 février. – *Papier monnaie.*

Après la guerre, quand le papier monnaie édité par le département des Alpes Maritimes n’aura plus cours, les parfumeurs de la région en feront des étiquettes pour leurs savons.

28 février. – *Officine. Au 57.*

De la fenêtre, je vois entrer Mademoiselle Sée, proxénète sans le savoir, suivie d’un jeune homme aux yeux bleus. Elle est dans sa troisième jeunesse dont elle ne se séparera plus. Fillette, elle a connu la fortune. Ruinée un matin par la faute du père, elle n’a pas eu le courage d’abandonner le monde et le luxe. Elle commence par faire des dessins pour journaux de mode et conduit ses amis chez les couturiers et, quoique mal habillée, elle devient l’arbitre des élégances. Puis ce furent les commissions chez les bijoutiers, aussi bien sur les bijoux achetés à l’épouse que

1. Joe Duveen – qui portera plus tard le titre de Lord Duveen – est le beau-frère de René Gimpel (NDLR).

sur ceux demandés par la maîtresse, par la cocotte. Elles sont toutes ses amies. Elle peint des fleurs. C'est une femme de tous les temps. Elle vient de manquer une affaire. Elle avait présenté un noble ruiné à Madame Charles Wertheimer, la riche veuve d'un antiquaire londonien. Les complices savaient que la dame avait fait le plongeon à cheval dans les piscines des cirques anglais. La cour se fit puis l'amour s'enfuit, quand l'aquatique amazone annonça que par la suite du testament du vieux barbon, elle perdait sa fortune en se remarquant.

« Qui est ce jeune homme aux yeux bleus ?

– C'est... Oh la vilaine combinaison ! Sa maman possède trois tapisseries de la Renaissance.

– Je vais, nous dit-il, lui conseiller de vous les vendre cent mille francs, vous me donnerez ma commission. Puis vous ferez de par la ville grand tapage, vous demanderez deux cent cinquante mille francs de la série, j'en instruirai ma chère mère.

– C'est une gaffe que vous avez commise, lui dirai-je, rachetons les tapisseries.

– Vous les revendrez cent cinquante mille francs et vous me donnerez une commission. »

Le 57 devient une officine. Il s'en va, désappointé. Ses yeux sont bleus comme l'acier, c'est un soldat.

1^{er} mars. – *Chez Théophile Belin, libraire, 29 quai Voltaire.*

De compagnie avec Cadou¹ nous sommes entrés bouquiner. Ah ! le voilà le bon coin, dans ce magasin au rez-de-chaussée de cet ancien hôtel de Mailly, une immense salle rectangulaire et haute où des rangées de livres aux reliures anciennes et caressées se superposent, filent et s'enfuient. Au fond, le petit réduit où les vitrines abritent des pièces rares, aux plats armoriés, aux dos ornés et aux nervures saillantes. Ici cent livres valent plus cher que les dix mille ouvrages de la première pièce.

Belin nous montre une reliure du xv^e à peine effleurée. « Ça ne leur suffit pas, dit-il, ils les veulent fraîches ! Et eux, le sont-ils... frais ? » Nous avons compris qu'il parlait des clients. Avec cet esprit-là, on s'explique qu'il vende très cher pour ne point se séparer trop vite de ses livres. Il aime les bohèmes, et son meilleur ami est Willette. « Je possède, nous dit-il, son plus beau tableau, le *Parce Domine* ; montons dans l'appartement. » Et nous gravissons le vieil escalier aux marches basses et profondes. Ah ! les belles et hautes pièces ! Quand Madame de Châteauroux les emplissait de sa mignonne personne, dont Nattier nous a laissé l'image, peut-être qu'en regardant le Louvre immense, là en face, par-dessus la Seine, peut-être qu'elle se trouvait aussi resserrée que nous autres modernes dans nos appartements cellulaires.

Et sur le vieux mur, le Willette immense dans cette atmosphère xviii^e, eh bien ma foi, il ne fait pas mal ; un peu gris, il doit dater d'environ 1880. Le peuple

1. André Cadou, musicien et ami de René Gimpel (NDLR).

des Pierrots, de Montmartre à l'Odéon, s'en va dans le ciel, cahin-caha, avec son omnibus. Les vierges laides abandonnées suivent le joyeux et mélancolique cortège, où les grisettes grisées grisent d'amour ou de dépit les amoureux qui les poursuivent ou les enlacent. « Ah Willette! Tu n'es pas le grand peintre, mais tu es le poète et c'est mieux. Tu as peint Montmartre, une époque et son coin. Charpentier, avec Louise, en fut le musicien; Courteline dans ses pièces en a exprimé la satire. Mais tu manquais pour l'anecdote. Et ta petite femme, là au milieu de ton panneau, celle qui danse avec un sein dévoilé, la petite Colibri, comme on l'appelait, comme elle t'aimait! Hélas cette fille, petite fille de Murger et fille de Mimi Pinson, n'existe déjà plus.

Ah! les siècles qui viendront comprendront-ils ces passages successifs? Mais oui, car il existe toujours de sensibles amoureux du passé. »

« Messieurs, tout dernièrement, nous raconte Belin, une dame vient et me demande une photographie de ce tableau. Je la lui refuse. Elle en semble fort peinée. Elle était vêtue de deuil et était d'aspect distingué. Elle m'apprend qu'elle vient de perdre son mari, un officier. Ils demeuraient, oui, place de la Madeleine. Je l'interroge, je veux savoir pourquoi elle désire si vivement cette photographie et elle me répond :

- C'est que, Monsieur, cette petite femme là au milieu...
- Ah oui, Madame, celle que l'on appelait Colibri.
- Colibri, mais oui, eh bien c'est que... c'était moi. »

Le cruel Belin ne lui donna pas son portrait. Elle lui apprit que récemment elle était retournée chez Willette, avec au cœur des souvenirs d'antan. Elle l'avait trouvé marié avec sa bonne, à laquelle elle donna des leçons de maintien.

Pour finir, Belin nous montre une chambre au fond, dont le plafond doit être de Bérain, et à côté une autre pièce où elle mourut, la petite dame de Châteauroux qui avait rêvé d'être plus que reine, d'être maîtresse en titre de Louis le Bien-Aimé. Le plafond blanc, qu'elle a dû fixer à l'ultime minute, est couvert tout entier par un Willette. L'artiste s'y est représenté en fou. Il agite les grelots et il rit quand l'Église, dans un autodafé, brûle les livres; car si à droite les nuages sont noirs, à gauche l'aurore se lève avec le progrès.

2 mars. – *Coquines de fleurs.*

Madame Ruffier, marchande de fleurs rue Scribe, qui fut belle fille, a le plus joli choix de Paris. Les fleurs chez Lachaume sont peut-être aussi belles, mais Madame Ruffier possède l'art de les savoir assembler. Chaque corbeille est un tableau. C'est une fille de Paris. Elle peut, aujourd'hui, porter un collier de perles tandis qu'elle vend à moins riche qu'elle, mais elle ne peut heureusement effacer l'empreinte de ce peuple des faubourgs parisiens d'où elle sort et qui enfante tant d'artistes.

« Comme vos fleurs embaument, Madame Ruffier!

– Ah! les fleurs quelles coquines! Moi qui suis entrée là-dedans parce que je les aimais, si vous saviez à quoi ça sert, quelle dégoûtation! Au commencement

ça me gênait, j'avais le cœur poétique; des hommes qui avaient des gentilles petites femmes et ils envoyaient à des rombières des fleurs à se pâmer devant. Ces femmes-là, ça ne connaît pas la fleur. Les hommes, comme ils sont bêtes! J'ai un client, chaque fois qu'il envoie des fleurs à sa maîtresse, disons pour deux cents francs, adresse une corbeille à sa femme d'environ quarante francs et croit qu'il doit s'excuser auprès de moi : "Ma femme ne comprend pas la beauté des fleurs." Il est vrai, Monsieur Gimpel, que si nous ne devons compter que sur les légitimes pour vivre! Pourtant, moi, j'aime vendre des fleurs à ceux qui les aiment. L'autre jour, un Monsieur m'achète, pour une actrice, une corbeille de douze cents francs. J'accompagne mon garçon de peur qu'il ne l'abîme.

– Attention, là, au couloir. Prenez garde à la porte.» J'arrive très fière dans le salon de la dame et la bouche en cœur je lui dis :

« Voilà la corbeille.

– Ah l'andouille, s'écrit-elle. En ces temps de guerre et de disette, il aurait mieux fait de m'envoyer du sucre.

– Vous comprenez si ça vous flanque un coup; aussi je sais rigoler quand un homme, qui a un nom, envoie une corbeille de deux cents francs pour bien se faire recevoir, et qui, après deux ou trois accueils qui ont satisfait ses désirs, tire sa révérence. »

Pause. Entrée d'une cliente jeune, élégante, suivie d'un bel officier. Madame Ruffier la sert. Choix rapide. Sortie. Elle me dit :

« C'est la jolie Chanel.

– Elle est bien.

– Et deux fois par semaine, je vois son vieux qui ne manque jamais de murmurer en confidence à mon oreille : "Dire que je suis le seul à posséder cette beauté ravissante." Mais la province est encore pire. Un homme de Carcassonne, l'autre matin, m'achète des œillets pour une amie laissée là-bas, dont il me dicte l'adresse. Au même moment, une femme entre. C'était la sienne. "Ma chérie, lui dit-il tendrement, prends ces œillets, je te préparais une surprise."

– Et les pères qui viennent me demander comment leurs filles se procurent des fleurs quoique d'institutrices accompagnées. Et les femmes mariées qui me menacent de faire saisir mes livres, pour savoir si elles sont cocues. Ah ces fleurs, ce qu'elles sont coquines!»

3 mars. – *Sur Noulens et Viviani.*

Les journaux : « Les Allemands marchent sur Petrograd. Notre ambassadeur, Monsieur Noulens, quitte la capitale russe avec les autres ambassadeurs de l'Entente. » J'ai rencontré deux fois Noulens, et ce fut au début de la guerre, qui le surprit à la tête du ministère des Finances. Comme je n'étais appelé que le huitième jour de la mobilisation, je m'étais occupé, dès la première heure, dès le quatre août, de trouver de l'argent pour les premiers secours, mais le gouvernement avait décrété le moratorium au profit des banques. Nul ne pouvait retirer plus de dix

pour cent de son dépôt, et chacun était fort gêné. Il était impossible de distraire, sur cette maigre somme, le moindre argent pour la charité. J'en avisai Viviani, président du Conseil, que je connaissais très bien, qui me dit que cela regardait Noulens, pour lequel il me donna un mot. Je complimentai notre Président de son attitude et il me répondit : « Ah moi, on ne m'en impose pas ! » Je le quittai et partis aux Finances où j'attendis très longtemps. Je compris pourquoi, quand je vis sortir Édouard de Rothschild du cabinet du ministre, auprès duquel alors on m'introduisit et auquel j'expliquai la nécessité de payer les chèques tirés au profit des sociétés de bienfaisance.

« Mais oui, fait-il, je vais donner des instructions. »

Un ou deux jours plus tard, le temps réclamait aussi, et je lui envoyai une lettre qu'il imprima que la question avait reçu sa solution.

« Je vous ai fait attendre longtemps, me dit le ministre, mais j'étais avec Édouard de Rothschild, vous avez pu le voir. Quel nom ! Quel crédit ! Nous venons de nous occuper d'achats de blé aux États-Unis et les banques américaines n'acceptent pas la signature de la France, mais celle des Rothschild. Ces gens-là nous rendent de fameux services, et ils sont si désintéressés. »

Noulens est tout rond, tout simple, bon enfant. Je lui demande quelles dernières dépêches de la guerre.

« Bonnes, la grosse nouvelle, nous venons d'entrer dans Mulhouse, mais combien sanglante cette bataille ! On ne le dira pas au public. Gardez ça pour vous. Regardez cette carte, voici nos positions, nous avançons. » Noulens, stratège en chambre, m'explique la progression des armées pour le lendemain et les jours suivants, tandis que le soleil darde ses rayons sur les jardins des Tuileries, où, dans l'aube sanglante de la guerre, quelques enfants jouent encore. En deux secondes, il m'a montré comment on allait aussitôt bouter les Allemands hors d'Alsace. C'était en 1918 ; de Mulhouse nous fûmes rejetés le lendemain ; le public attend toujours les détails de notre entrée, de cette lamentable affaire ; et la ligne d'Alsace et des Vosges n'a pas bougé depuis.

« Alors, me demande Noulens, vous connaissez bien Viviani ?

– Ah oui très bien ; depuis dix ans.

– Quel homme ! Ah oui, épatant Monsieur, épatant ! Si vous saviez comme il a mené les négociations avec l'ambassadeur allemand ! Il nous étonnait tous, une maîtrise inouïe, une possession de soi-même. De Schoen lui parlait la menace aux lèvres. Viviani restait calme, mais énergique. Après chaque entretien il se précipitait vers nous qui l'attendions, anxieux.

– Eh bien, est-ce la guerre ?, demandions-nous.

– Ça m'en a l'air, répondit-il. Les entrevues se succédaient, nous frissonnions à l'idée de la catastrophe. Viviani tremblait. Mais devant De Schoen, pas un muscle de son visage n'a jamais bougé. Rien dans sa physionomie, rien dans son attitude n'a pu révéler ses craintes et son effroi. Il lui parlait un admirable langage fait de

dignité et de fermeté ; que si la France était attaquée, elle était prête pour défendre son honneur et sa liberté!

À la Comédie-Française.

Le Mariage de Figaro. On sent, dans les applaudissements, qui ouvrirent le passage satirique de Figaro sur la politique, le plaisir de siffler nos parlementaires. Au XVIII^e siècle une révolution avait suivi.

Dans le métro.

Chaque soir, sur les Grands Boulevards, des mêmes de conscrits de la classe 19 hurlent : « On les aura. » Ici, ils chantent le refrain sorti de la guerre : « Il est cocu le chef de gare. » Bientôt quatre ans de guerre et l'ardeur n'est pas tombée, malgré plus d'un million de morts et de quatre millions de blessés!

Princesse de Faucigny-Lucinges.

Rencontré un chasseur alpin de petite famille bourgeoise qui avant la guerre apprenait l'hostellerie et qui me raconte qu'il avait servi cette princesse toute nue dans son bain.

Vente Ledoux.

Elle a lieu demain. J'y note six beaux tableaux. Deux Hubert Robert qui firent treize mille francs, en 1885. Le plus beau est *Le Jet d'eau*. L'autre est un peu déparé par une statue trop allongée. Un Drouais, le seul portrait connu de Buffon. Ce peintre n'a jamais fait de plus belles étoffes, mais la tête est sans relief, elle ne tourne pas, point de crâne, c'est une image. Un Nattier, soi-disant *Madame de Flavacourt* Signé. 1739. Figure bête, maladie de langueur. Un Guardi perlé. Un Boilly. Bien petit maître, mais un très bon tableau. À signaler aussi, une sépia de Fragonard : *Le Petit Prédicateur*. Elle est belle quoiqu'un peu passée. Dans le temps j'ai vendu à Veil-Picard le tableau du *Petit Prédicateur*.

Sur L'Enseigne de Watteau.

On parle, au 57, des beaux tableaux qui furent contestés. Nathan Wildenstein dit : « Michel Lévy prétend qu'il a la vraie, que celle de l'empereur d'Allemagne est fausse. J'ai pourtant offert un million de marks de cette dernière. Ce cochon de Guillaume a une lettre de moi¹. Cette toile vaut le double. »

On lui demande qui a servi d'intermédiaire et il répond : « Deux hommes, Ludwig Rosenthal, le marchand, fournisseur de la cour, qui avait acheté à Guillaume quelques manuscrits, et un chambellan de l'empereur qui lui transmit mon offre qu'on avait exigée par écrit ; j'en possède la copie. C'était au beau milieu de la polémique soulevée par l'amateur français et dont tous les journaux s'étaient emparés.

1. Cette lettre date du 11 juin 1910.

Guillaume n'avait pas l'intention de vendre, mais cherchait une attestation. Ah ! il n'avait pas besoin de la mienne, la France s'était portée à son secours et surtout le gouvernement français, qui avait si peur de l'indisposer et qui fit donner toutes les batteries. Nos ministres mirent en branle la Société de l'Art Français qui par l'intermédiaire de l'écrivain d'art Alfassa fut chargée de réfuter chaque argument de Michel Lévy. Le Louvre, en entier, avait reçu l'ordre de marcher contre ce dernier. On tremblait si fort que si Guillaume avait eu la copie, le gouvernement aurait donné l'ordre de faire un original ! »

Tableaux faux.

Je passe chez Trotti, le marchand italien du XVIII^e place Vendôme, et nous parlons de faux primitifs avec son associé Nicolle, ancien conservateur du Louvre.

« Comme faussaire, le Maître des maîtres, dit-il, fut Constantini de Florence, le fils du restaurateur. Il ne travaille plus depuis qu'il a épousé une riche Américaine. On a vendu à New York, à la vente Yerkes, en 1908, un de ses tableaux dont j'ai eu l'original. Un jour, il s'est amusé à peindre Fairfax Murray, le critique d'art de Londres, en personnage du xv^e. Quand l'écrivain est arrivé à la frontière avec son portrait, la douane italienne s'en est emparée, le déclarant ancien, et l'a envoyé à Florence aux fins d'expertise. »

5 mars. – *Vente Ledoux, de Fels, Citroën.*

Les deux Hubert Robert nous ont été adjugés à cent cinquante-huit mille quatre cents francs. Nous les aurions poussés à plus de deux cent mille francs. Nous n'estimions le Drouais que soixante-dix mille, il est monté à cent vingt-six mille cinq cents. Féral, qui dirigeait la vente, a demandé soixante-dix mille francs du Nattier et il fut poussé jusqu'à deux cent vingt mille. On a crié du fond de la salle : « Bravo l'expert. » Moi-même, j'ai ri, mais Féral avait raison. C'est le comte de Fels qui l'a acheté, ainsi que le Bailly à quarante mille francs. Ce sont là ses premiers achats. Il vient d'hériter de quarante millions dit-on, le prix de sa mésalliance avec une des filles du raffineur Lebaudy². Il possède aussi de gros intérêts chez André Citroën, l'usinier de la guerre, la révélation du nouveau monde industriel, une des grosses fortunes soudainement surgies³.

Méprise.

Brandus me raconte : « Trois soldats américains du Far West, tout fraîchement débarqués, m'arrêtent avenue des Champs-Élysées et me demandent en anglais

1. Nathan Wildenstein a reconnu comme le vrai tableau celui de Michel Lévy. Je suis aussi persuadé qu'il est de Watteau. Note de 1939.

2. Mésalliance. Non. Car il a acheté ce titre.

3. Laquelle fut presque aussi vite engloutie.

la rue Boissy d'Anglas. Je la leur indique et je fais quelques pas avec eux. L'un me dit : «Vous aviez un traître, comment donc s'appelle-t-il? – Bolo.»

– Vous avez raison et il va être fusillé.

– Mais, reprend l'autre, qui pense à Caillaux, ce n'est pas tout, vous en avez un autre. Quel est son nom? Ah! Clemenceau!

Je ne les ai pas détrompés, les trois noms se terminent pour eux en “o” et ils mettent les trois hommes dans le même sac. Je leur réserve la surprise de voir un jour Clemenceau les passer en revue. »

Objets faux.

Jacques Seligmann a vendu huit cent mille francs, à Henry Huntington de Los Angeles, deux vases faux, en marbre, soi-disant par Clodion. Il les avait achetés trois cent cinquante mille francs à Maurice de Rothschild, prévenu par Nathan Wildenstein qu'il s'agissait de copies des vases de la vente San Donato, ajoutant que les originaux sont chez Pereire. Guiraud prétend même connaître le faussaire.

6 mars. – *Joseph Bardac et Arthur Veil-Picard.*

Au 57. Joseph est le frère de Sigismond. Il vient voir les Hubert Robert. C'est le type du banquier robuste et victorieux. Les chiffres lui servent de levier de gouvernail et de poudre à canon. Dans son esprit, ils n'existent que pour construire ou pour détruire. Ses paroles et ses gestes ont l'autorité d'une addition. Il termine toutes ses phrases par : «Eh bien quoi!» Il n'y a plus rien à ajouter, il vous présente toujours un total. Il achète par goût, et profite en même temps de ses réelles connaissances en art pour bien profiter de son argent. Je lui ai vendu pour près de sept cent mille francs *Le Billet doux* de Fragonard. Je lui ai acheté, il y a trois ans, le fameux buste de Houdon : *Madame de Cayla en bacchante* que j'ai vendu exactement deux cent mille dollars à Henry C. Frick, de New York. L'année dernière, je lui ai acheté deux petites terres cuites de Houdon représentant les enfants Brongniart. Je les ai vendues pour trente-deux mille dollars à Joseph Widener, de Philadelphie, qui en possédait les marbres un peu mous, et qui provenaient aussi de Bardac par l'intermédiaire de Jacques Seligmann. Notre banquier les avait acquis du baron Pichon qui les tenait lui-même de la famille Houdon. À un moment, ces terres cuites avaient passé pour des plâtres; il en existe deux plus belles au Louvre. Tandis que Bardac, qui possède les plus beaux Hubert Robert de Paris, admire les miens, on annonce Veil-Picard, que je fais monter. Bardac me dit : «Je vais lui raconter que je viens d'acheter vos Robert.» Veil-Picard rentre. À pas lents il traverse la longue galerie. Le sportsman a pris depuis longtemps l'allure d'un valet d'écurie. Haut comme un lad, le chapeau enfoncé sur l'oreille, les yeux percés dans des amandes, le nez dans les moustaches, les moustaches dans la bouche, la bouche dans le menton, la tête dans les épaules, tout son corps dans ses jambes, ses jambes dans le plancher, un vêtement dégoûtant, un pantalon sordide, en accordéon, qui couvre ses chaussures, sa braguette éternellement ouverte, voici le premier amateur

de Paris. Il n'a jamais vendu que quelques pièces insignifiantes de sa collection, en dehors de deux tapisseries de Boucher qui ne lui plaisaient plus, et d'un *Cassone* aujourd'hui chez Widener. Ce paysan des environs de Pontarlier, qui a gardé de son village, avec l'allure, le plus affreux accent, a formé seul et sans conseil sa magnifique collection. Bardac lui dit : « Vous arrivez trop tard, je viens de vous ravir les Robert. » J'ai regardé Veil-Picard avec attention. Il a reçu un coup, car je lis distinctement en lui cette pensée : « Je ne voulais pas acheter ces Robert, mais j'aurais dû le faire puisque cet animal de Bardac les a pris. » Et il lui répond sur un ton très simple : « Vous avez eu raison, ils sont beaux. » « Eh bien, répond le banquier, vous pouvez les avoir ; en ce moment je n'ai pas d'argent pour de telles folies. » Alors Veil-Picard, intimement, se dit : « Ah Bardac ne les a pas achetés, alors pourquoi les voudrais-je ? » On parle des anciens prix et Veil-Picard nous apprend qu'on lui avait offert pour cinq mille francs le portrait de *Monsieur de Jars* par Latour qui a fait dans les cinq cent mille francs à la vente Doucet.

7 mars. – *Retour des choses d'ici-bas. Au 57.*

Nathan Wildenstein a reçu, ce matin, dans son courrier, la lettre suivante : « Monsieur, je suis la veuve d'Édouard Drumont le farouche antisémite. J'espère que vous n'en serez pas moins impartial. J'ai des tableaux à vendre, veuillez, je vous prie venir les voir... »

8 mars. – *Sur le duc de Clermont-Tonnerre. Au 57.*

« Mademoiselle de Quay, offrez au duc cent cinquante mille francs pour son Latour, *Mademoiselle de la Fontaine Solare*. » Elle me répond : « Il faudra me donner une bonne commission car le duc est rasant. Hier il m'a déclamé pendant deux heures, debout devant son piano, les discours qu'il a prononcés dernièrement devant les grévistes anglais, et il me disait : "Admirez mon style et mon énergie." J'avais bien envie de lui répondre : "Je comprends que les grévistes aient cessé leur grève pour ne plus avoir à vous entendre." Mais je l'ai fermée, il me faut décrocher le pastel. »

9 mars. – *Alerte.*

Hier au soir, les Gothas ont bombardé Paris. La semaine dernière il y eut aussi alerte. Sacha Guitry jouait au Vaudeville sa comédie : *Monsieur Deburau*. C'était à la fin d'un acte et quand un acteur annonça l'alerte, du poulailler un poilu cria :

« Je reviens du front, je connais ça les Gothas, j'ai payé ma place, je veux voir la pièce. »

L'acteur dit alors : « Que les spectateurs qui veulent se retirer s'en aillent, et après quoi la représentation continuera. » Très peu de personnes sortirent. Quand le rideau fut tombé sur le dernier acte, le public, peut-être avec affectation, s'attarda à applaudir. Alors Guitry s'avança, applaudit le public du bout des doigts en disant : « Très bien ; ah ! oui vraiment, c'est très bien ! »

10 mars. – *Meubles de poupées.*

Hier, vente de poupées de Madame X... Madame X est Madame Paulme, la femme de l'expert qui a placé sa fortune en objets d'art. Il a beaucoup de goût. Couple étrange. Paulme est le petit Monsieur distingué de province, qui s'efface, et elle est un gamin de Paris élevée mi dans l'atelier, mi dans le ruisseau. Ils furent extrêmement heureux; mais récemment leur fillette, une enfant unique, est morte; c'est pour elle qu'ils avaient composé cette jolie collection et ils se séparent de ces jouets, douloureux pour eux aujourd'hui! Le plus joli numéro est un petit siège Louis XVI par Jacob, le modèle du mobilier de Sigismond Bardac.

12 mars. – *Un faux tableau.*

Un faux Gainsborough, un *Blue Boy*, vient d'être adjugé à New York, à la vente Hearn, pour plus de trente-deux mille dollars. Il est plus difficile de vendre un vrai tableau.

18 mars. – *Trucs et truqueurs.*

Une dame Gillet de Lyon me dit :

« Il paraît que vous vous occupez d'art. C'est passionnant. Mais quel métier difficile, on fait tant de faux!

– Oh oui beaucoup.

– Avez-vous lu un livre très amusant : *Trucs et truqueurs*?

– Non, Madame.

– Ah vous devriez, ça vous intéresserait, vous qui êtes dans la partie. »

19 mars. – *Impressions de l'avant.*

Cadou m'écrit : « L'autre jour, j'étais dans la rue, le matin. Les journaux arrivent. Un poilu d'une division au repos crie : "Chouette il y a du bon." Je croyais qu'il parlait du discours guerrier de Clemenceau. Non, il était content que les Parisiens "prennent un peu". Un autre crie : "Ah ben zut alors!" Je croyais qu'il s'agissait des Gothas sur Paris, non c'était du discours de Clemenceau : "Ma politique intérieure, je fais la guerre." "Viens donc dans les tranchées, salaud." »

20 mars. – *Chez Mary Cassatt.*

Pauvres chevaux qui me conduisez de Cannes jusqu'à Grasse, vous aussi souffrez de la guerre, votre ventre ne connaît plus l'avoine. Ah! les pénibles montées. L'heure s'avance et vous piétinez. Le cocher ne vous pousse pas, il ferait en vain. Vous allez faire attendre, là-haut, ma vieille amie!

Nous arrivons auprès de la villa Angeletto, à la sortie de la ville, sur la route des Gorges du Loup. Avec ma femme et mes deux fils, nous descendons et suivons l'étroite allée dont la pente est rapide, et qui conduit dans les jardins de la petite maison où demeure la célèbre artiste américaine qui, avec Whistler, fut la seule représentante de son pays dans cette pléiade de peintres qui créèrent l'impressionnisme.

Hélas! La grande amoureuse de la lumière est aujourd'hui presque aveugle. Elle, qui a tant aimé le soleil et qui en a extrait tant de beauté, est à peine touchée par ses rayons. Ils réchauffent au moins son corps long et maigre de vieille femme, au style si anglo-saxon. Elle a adoré les fleurs et son jardin est désolé. Elle vit dans cette admirable villa posée sur la montagne comme un nid dans des branches. La vue s'étend très loin sur un paysage ondulé et parfumé, et le voile devant elle s'épaissit chaque jour.

Elle prend entre ses mains les têtes de mes enfants; et sa figure contre la leur, elle les regarde avec intensité et me dit : « Comme j'aurais aimé les peindre! » Mon cœur de père est flatté, car Mary Cassatt fut toujours assez indépendante pour refuser de faire le portrait de tout enfant qui n'était pas joli. L'hygiène de l'enfance et Mary Cassatt sont nées le même jour. Son enfant sort toujours du bain et est élevé à l'anglaise, en plein air. Degas a dit d'elle : « Elle peint le petit Jésus avec sa nurse anglaise. » Il lui manque peut-être la science de ses amis les Manet, Monet, Degas et Renoir, ce qu'elle-même avoue, mais elle possède à un très haut degré le sentiment.

Elle m'apprend qu'une bombe est tombée sur le 15 de la rue Lafitte, juste en face du magasin de Durand-Ruel où se trouvait toute la collection Degas, qui doit passer en vente publique, mardi prochain. Elle se désole, à l'idée de ces belles œuvres qui auraient pu être détruites. « Cette catastrophe, me dit-elle, aurait jeté dans la misère la nièce de Degas, qui, par ses soins merveilleux, a au moins prolongé de trois ans la vie du grand maître. »

Je lui raconte que Durand-Ruel, avec son amabilité habituelle, a passé une heure, le mois dernier, à me montrer les Degas empilés dans son magasin. Ce qui est presque invraisemblable, c'est le nombre énorme de fortes ébauches, d'esquisses peu avancées mais bien intéressantes, auxquelles on ne peut donner aucune attribution. Sont-elles de Degas ou de quelques-uns de ses amis géniaux, impossible de le discerner? Durand-Ruel, qui connaît ces maîtres mieux que quiconque, s'est entouré de tous ceux qui ont quelque compétence dans cette école, afin de jeter plus de lumière sur l'authenticité de ces toiles quand il en est temps encore.

Les peintures de Degas m'apportent une désillusion; une légende s'était accréditée depuis tant d'années qu'il gardait ses plus beaux tableaux, qu'il ne les montrait à personne, que sa vente nous révélerait des coins insoupçonnés de son génie. C'était exagéré. Il y a quelques jolis pastels, quelques très belles peintures; mais combien de simples études qui ne nous enseignent rien, des notes pour le seul bénéfice de l'artiste, tant de pastels pas assez poussés ou effacés, manque de soin, négligence condamnable; certains pastels sont revêtus de trente années de poussière. Si bien que Durand-Ruel, afin d'éviter, si c'est possible, que des faussaires terminent ces pastels et même les peintures, a fait prendre des photographies très soignées de tous les Degas qui passèrent à la vente, et il les donnera à toutes les institutions artistiques et bibliothèques de France et de l'étranger.

Mary Cassatt me demande si j'ai vu les eaux-fortes. Je lui dis que non, mais je lui apprends que la famille a détruit les œuvres érotiques, ayant peur de voir un jour publié un *Degas érotique*. Durand-Ruel m'a montré *La Fête de la patronne*, eau-forte qu'il a sauvée. Très nature comme ces dames!

De la collection de tableaux anciens de Degas, Mary Cassatt préfère *Monsieur de Pastoret* par Ingres. Elle a conseillé au Metropolitan Museum de New York de l'acheter.

Aujourd'hui, Mary Cassatt parle beaucoup de son ami, le collectionneur et milliardaire, James Stillman, mort à New York il y a trois jours. Elle dit : « Ses premiers achats furent vos deux belles tapisseries de Boucher, puis je lui fis acheter un Titien chez Trotti et deux Moroni qui venaient de l'archevêque de Trente. Il ne les a payés que cent soixante mille dollars¹. Puis ce fut votre Rembrandt *Titus* du duc de Rutland² et vos deux Fragonard *Le Jardinier* et *La Vendangeuse* et le Vigée-Lebrun. C'était à peu près toute sa collection d'ancien avec un autre Rembrandt³. Il avait la manie de vouloir acheter mes toiles. Il en a environ vingt-quatre et j'espère qu'il ne les aura pas données à des musées; mes tableaux sont pour le home, ils sont plaisants et agréables et ils n'apprennent rien au public ni aux artistes. »

Il se fait tard, le jour baisse, nous quittons Miss Cassatt qu'on ne peut malheureusement pas amener à parler de l'époque si intéressante de sa vie où elle fut la compagne de Manet, Monet, Degas et Renoir qu'elle vénère. Mais elle n'aime pas Gauguin, qui ne s'est jamais cru, dit-elle, un peintre. Elle appelle Whistler un sauteur de talent, et Sargent un farceur.

23 mars. – *Offensive*.

Les Boches commencent, sur le front anglais, leur offensive. *Le Petit Niçois* publie un article : « On ne passe pas ». Je me demande ce qui est le plus comique : est-ce d'imaginer l'auteur de cet article, un gringalet, genre levrette pour femme anémique, ou un colosse genre bouledogue de maison? Dans le journalisme de guerre, entre ces extrêmes, il n'y a pas de milieu.

Chez Renoir, à Cagnes.

Monsieur Renoir peut-il nous recevoir? Il n'a pas dormi de la nuit me répond la servante, je vais voir, voulez-vous me donner votre carte?

Renoir ne me connaît pas, je compte sur la description que la servante va lui faire de la voiture à deux chevaux, les rosses de Grasse. Elle revient et dit : « Si vous voulez bien entrer avec Madame dans la salle à manger, nous allons descendre Monsieur. » Descendre Monsieur, que veut-elle dire?

1. Lors de sa vente, ils ne se vendront environ que 40 000 dollars les deux.

2. Il est depuis dans la collection Barton Jacobs de Baltimore, mais a été pratiquement détruit par un nettoyage de Duveen.

3. Il est aujourd'hui chez Ringling, un ancien clown. Note de 1929.

Le jardin ressemble à une ferme dans la misère, et les portes et les fenêtres de la maison ont les carreaux pauvres de ces villas faux Louis XVI, jetées à la hâte et par dizaines, sur ces plages créées soudainement par des spéculateurs, genre Dufayel. La vue sur la mer et la campagne est belle.

Renoir a perdu sa femme il y a trois ans; le logis s'en ressent, les miettes de la veille n'ont pas été balayées. Sur un coin, près d'une fenêtre, quelques pinceaux, une boîte de couleurs à l'eau, de petits carrés de céramique, ornés de fleurs, de dessins enfantins, de bateaux, d'arbres, de bergeries; aussi quelques assiettes avec son éternelle femme nue, un genou sur l'autre. Je reconnais la manière et les couleurs du maître. Renoir fait-il de la céramique?

Mais par la porte entrouverte je l'aperçois; on le descend, deux femmes le portent dans une sorte de fauteuil à brancards. Georges Bernheim, le marchand de tableaux modernes, m'a dit à Paris : « Il est gaga. » C'est ça. Que suis-je venu faire dans cette galère? Devant moi, une loque. On le change de fauteuil en le relevant et en le tenant solidement par les épaules pour qu'il ne s'effondre pas. Ses genoux repliés ne plient pas. Il est tout en angles et d'une pièce, comme les cavaliers désarçonnés des soldats de plomb. Il tient sur un pied; l'autre est furieusement emmaillotté. On le rassied en le faisant basculer en arrière.

Assis, c'est une vision d'épouvante. Il a les coudes au corps, les avant-bras levés; il agite deux moignons sinistres, entourés de cordons et de rubans très minces. Les doigts sont coupés presque à ras; les os sortent pointus avec un peu de peau par-dessus. Ah! mais non, il a ses doigts, collés, allongés contre la paume de ses mains, de ses mains lamentables et décharnées comme les pattes des pauvres poulets, quand, déplumés et ficelés, on va les mettre à la broche.

Mais je n'ai pas encore vu sa tête, elle s'enfonce dans un dos courbé et bossu. Il est coiffé d'une large et haute casquette anglaise de voyage. Son visage est pâle et maigre; sa barbe blanche raide comme des ajoncs s'en va vers la gauche comme poussée par le vent. Comment a-t-elle pu prendre ce faux pli? Quant à ses yeux... Eh bien! ma foi... On ne sait pas.

Cette chose informe va-t-elle me répondre? Quelques lueurs brillent-elles encore? Il faut parler. Je me risque et je dis à peu près ceci : « Admirateur de vos œuvres, avec ma femme, nous venons rendre hommage au grand peintre. C'est le maître que nous saluons. »

Un signe pour que nous prenions place, un autre à sa servante pour qu'elle lui donne une cigarette.

Elle la lui met dans la bouche et la lui allume. Alors Renoir parle et dit : « J'ai tous les vices, même celui de peindre. »

Je respire, cette boutade prononcée avec clarté et sur un ton très vif me rassure; je ris. Il sourit. Ses yeux si indistincts tout à l'heure s'animent. Je lui dis :

« J'ai vu sur cette table, dans ce coin, des céramiques où j'ai reconnu votre main.

– Oui, la céramique ce fut mon premier métier et j'enseigne cet art à mon petit-fils qui a seize ans et qui habite avec moi. Il faut que chacun ait un métier.

Ça semble lui plaire. C'est très difficile. La même couleur appliquée par deux mains donne deux tons.

– On m'a expliqué que vous cherchiez à composer vos couleurs afin qu'elles ne changent pas plus tard.

– Oui, mais réussirai-je? Le grand Troyon du Louvre, *Le Retour du troupeau*, il y a soixante ans, je l'ai connu avec cette buée qui sort des naseaux des bœufs, tout ensoleillée. Eh bien! quand j'ai revu ce tableau, il y a quelques années, le soleil autour des mufles des animaux était parti. Et c'est pourquoi il faut étudier sans cesse.»

Ma femme lui demande s'il aime le paysage.

«Beaucoup, mais c'est trop difficile. Je suis classé parmi les peintres de figures et on a raison. Mon paysage n'est qu'un accessoire. En ce moment, je cherche à le confondre avec mes personnages. Les anciens ne l'ont pas tenté.

– Pourtant, Giorgione...»

Renoir ne me répond pas. Il n'approuve pas. Alors je lui parle de Corot et il me dit : «Ce fut le grand génie du siècle, le plus grand paysagiste qui ait jamais vécu. On l'appelle un poète. Quelle erreur! Ce fut un naturaliste. Je l'ai étudié sans pouvoir jamais parvenir à son art. Je me suis souvent placé dans les endroits où il a peint, à Venise, à La Rochelle. Jamais je ne l'ai approché. Les tours de La Rochelle, ah! ce qu'elles m'ont donné du mal! Ce fut sa faute à lui, Corot, j'ai voulu l'imiter; les tours de La Rochelle, mais il donnait la couleur de la pierre, et moi je ne l'ai jamais pu.»

Il jette sa cigarette dans une écuelle à ses pieds, fait de nouveau un signe à sa servante pour qu'elle lui en donne une autre et il reprend :

«Le paysage, c'est l'écueil de la peinture. On pense parfois qu'il est gris; ah! dans un paysage gris, souvent que de couleurs! Et si vous saviez, Monsieur, comme avec un pinceau il est difficile de pénétrer un arbre.

– Il est extraordinaire, lui dis-je, que vous et quelques amis, à l'époque où vivaient encore presque tous les maîtres de 1830, et quand cette école était en pleine apogée, quand elle était si appréciée, en pleine gloire, quand vraiment aucune décadence chez elle ne se laissait encore percevoir, quand par-dessus tout vous l'admiriez, vous ayez pu créer une école rivale, qui semblait non seulement si différente, mais même de tendance opposée.

– Ce fut l'effet du hasard. Il y avait à Paris un nommé Gleyre, un Suisse, qui avait un cours de dessin très bon marché, dix francs par mois. Je n'avais pas le sou, c'est ce qui m'y conduisit. J'y rencontrai Monet, Sisley, Bazille. C'est notre pauvreté commune qui nous réunit, et c'est elle qui nous permit ainsi, nous ayant groupés, de faire surgir l'école impressionniste. Chacun de notre côté, nous n'en aurions jamais eu la force ou le courage, ni même l'idée. En plus de notre misère, l'école impressionniste eut pour base notre amitié et nos discussions. Nous eûmes vite à lutter et à nous soutenir. En 1872, Berthe Morisot s'était jointe à nous, et pour nous procurer quelque argent, tous ensemble nous fîmes une vente à l'hôtel Drouot

d'où résulta une émeute. Un nommé Choquet nous fit beaucoup de bien. C'était un vieil habitué des salles publiques, un quotidien, un de ceux qui aiment respirer cette poussière dont l'odeur n'est à nulle autre pareille. Il entre dans notre salle, aperçoit un ami qui passe dans le couloir, l'appelle : "Viens voir les horreurs que l'on expose." L'effet est contraire à celui que Choquet en attend. Son ami admire nos tableaux. Choquet s'indigne : "Ce sont des cochonneries." Il interpelle les gens. Alors deux camps se forment qui en viennent aux mains. Des agents sont appelés. On accourt de la rue. L'hôtel Drouot est envahi. C'est la bagarre. Le passage à tabac commence. On est obligé de fermer les portes jusqu'au moment où le calme se rétablit. La vente a lieu le lendemain, nos toiles se vendent à une moyenne de vingt-cinq francs pièce. Mais à partir de ce jour-là, nous avons eu des défenseurs ! »

L'évocation de ces souvenirs de jeunesse et de lutte a enflammé les yeux de Renoir qui pétillent. Gaga ! Ah non, Georges Bernheim a exagéré. N'a-t-il jamais regardé les yeux de Renoir ? L'infirme, dans sa chaise, aux moignons pantelants, tout ça disparaît devant ces yeux. Ces yeux, quelle animation, quelle vivacité et que de jeunesse encore en eux !

Je lui demande à voir quelques toiles et il donne l'ordre à sa servante de nous accompagner.

Elle nous conduit à côté, dans une chambre à coucher où, sur le mur, sont fixées avec des punaises deux rangées de toiles sans châssis. D'autres traînent sur l'édredon, sur le lit. Souvent sur une même toile sont peints dans tous les sens trois ou quatre sujets, parfois un morceau coupé en angle manque. Des peintures de vingt, trente, quarante mille francs, laissées là comme du linge à sécher. Beaucoup de portraits.

Dans le soleil du midi, ses dernières œuvres n'ont pas l'aspect brique souvent si désagréable qu'il affectionne depuis quelques années ; ses têtes aussi semblent plus distinguées. Je suis surpris. C'est souvent un amoncellement de pierreries. Cependant ces toiles ne valent pas celles de sa jeunesse. « Mais comment peut-il peindre ? », demandons-nous à cette femme.

« Je lui place les pinces entre les doigts et je les retiens avec les cordons, les rubans que vous avez vus. Parfois ils tombent, je les lui remets ; mais ce qu'il y a de plus surprenant en Monsieur Renoir, ce sont ses yeux, des yeux de lynx. Parfois il m'appelle et me dit d'enlever là, sur la toile, un poil de brosse qui s'est collé. Je cherche, je ne trouve pas, et c'est Monsieur qui me le montre, minuscule, caché dans un empâtement.

– Peint-il beaucoup ?

– Énormément, sans arrêt. Beaucoup de ses toiles, il les donne à des sociétés de charité, ou à d'anciens amis ou à leurs enfants tombés dans la misère. »

La brave femme est à son service depuis seize ans et elle se désole de ne pas pouvoir parler d'art pour le distraire, son seul plaisir ; et de ne jouer auprès de lui que le rôle de garde-malade. Elle nous conduit dans un petit atelier, isolé, situé dans le jardin, et nous montre la toile sur laquelle le maître travaille en ce moment, une

femme nue, un dos très étudié. Le châssis, sur le chevalet, au lieu d'être soutenu par une tablette, est accroché et maintenu par un contrepoids qui permet à Renoir de monter et de descendre sa toile lui-même et avec facilité.

Nous revenons auprès du vieillard et je m'extasie auprès de lui sur les merveilles que j'ai vues et je m'étonne de la richesse de son atelier et il m'apprend que dans sa vie il a vendu plus de trois mille peintures. Je lui demande s'il m'en céderait une et il me répond : « Non, pas en ce moment, je n'en ai pas assez à laisser à mes enfants ; dans un an je verrai. »

Je n'insiste pas et je lui dis : « Ce doit être une grande joie pour vous de constater combien fut énorme l'influence de votre école dans le monde entier, influence si forte même, qu'elle n'a pas laissé aux différents génies artistiques des peuples la faculté de se développer dans un sens national. Que ce soit en Amérique, au Canada, en Suède, en Norvège, et même en Allemagne, partout on fait de l'école française.

– Partout, dit-il, et même en Allemagne, dans ce pays où tout est resté gothique. Ils vivent comme au Moyen Âge dans des tavernes ; leur architecture date encore de cette époque. Le Kaiser parle comme un Burgrave. Son épée et son bon vieux Dieu. À propos, avez-vous vu l'exposition Degas ? »

– Oui, chez Durand-Ruel.

Et je lui répète ce que j'ai dit à Miss Cassatt.

– Quel animal c'était ce Degas, mauvaise langue et plein d'esprit. Tous ses amis ont dû le fuir, je suis resté auprès de lui un des derniers, mais je n'ai pu résister jusqu'à la fin. Ce qui est incompréhensible, c'est que Manet, doux et tendre, fut toujours discuté, tandis que Degas, acerbé, violent, intraitable, fut dès la première heure reconnu par l'Institut, le public et les révolutionnaires.

– On le craignait dis-je.

– Oui c'est ça. Moi j'ai conservé longtemps son amitié en le bousculant. Un jour il me dit : « Renoir, j'ai un ennemi terrible, irréductible. » « Qui est-ce ? » « Mais vieille bête, fait-il en se frappant la poitrine, tu devrais le savoir, cet ennemi, c'est moi-même. » »

24 mars. – *Les journaux.*

Le Petit Niçois, hier héroïque, aujourd'hui plein d'esprit : « La nouvelle du bombardement de Paris, par une pièce d'artillerie tirant à plus de cent kilomètres, a produit à Nice l'effet d'une bombe. »

Une bombe à Nice, ce serait la mare aux grenouilles.

25 mars. – *Sur Boldini et Sem.*

À Nice : « Bonjour Boldini.

– Comment buvez-vous votre café Gimpel ?

– Je n'en bois pas.

– Depuis que nous n'avons plus de sucre et que j'ai horreur de la saccharine, je le prends nature. Bien meilleur.

– Alors, tous les grands peintres sur la Riviera, vous ici, Renoir à Cagnes, Miss Cassatt à Grasse.

– Elle a perdu son vieil ami Degas, c'était le seul qui avait du talent.

– Savez-vous que Renoir est bien malade?

– Qu'a-t-il?

– Des rhumatismes déformants.»

Boldini toujours vipère : « Il a trop bu. Et les nouvelles, pas bonnes. Les Allemands sont rentrés à Péronne. Recul de plus de vingt kilomètres, ça va mal. »

Boldini est très inquiet, je le rassure. Que ceux qui veulent se représentent l'artiste italien consultant les albums de caricatures de son inséparable ami Sem. Avant Sem on n'ose caricaturer que les hommes politiques ou les artistes. Mais lui, le premier, s'est permis de mettre en coupe réglée non seulement le demi-monde, mais le grand monde et même il fit évoluer les deux sociétés sur les mêmes pages, comme dans la vie ; mais comme ces mondes sont restreints, le sac de Sem s'est rapidement vidé. Son audace lui fut facilitée par le fait qu'il était intime avec tous. Son dessin manque d'âpreté. Cet artiste n'est qu'un dilettante de la caricature, aussi n'a-t-il pu trouver l'occasion, même dans cette guerre immense, de se renouveler. Pourtant, les Allemands, quelle cible ! Ses dessins ont juste l'esprit des gens qu'il nous montre ; et lui, qui en a tant dans la conversation, n'a jamais su planter une légende. Son gros mérite est la ressemblance, il a su faire la charge sans défigurer. Très sarcastique, il a jugé que le visage humain fidèlement reproduit n'est souvent pas plus qu'une caricature. Il ne restera pas. Mais si les chercheurs veulent connaître quelques-uns des personnages les plus insignifiants de notre époque et à la fois les plus connus, qu'ils se reportent aux dessins de Sem ; ils auront leur image très exacte. Ils y verront des gens dont j'ai déjà parlé, comme Boni de Castellane et son ex-épouse née Gould, Mathilde Sée, Henri et Édouard de Rothschild, et d'autres que nous rencontrerons.

Sem, lui-même, est une caricature. Il ressemble à un garçon épicier (du reste il le fut à Bordeaux) qui aurait voulu se faire jockey. Un jour, il réunit dans un de ses albums tous les mollusques de Trouville, et là, si mes souvenirs sont exacts, il représente Boldini en crabe. Boldini, dont le corps est haut comme un bouchon et rond comme un porc, possède en effet le corps et le visage d'un crabe qui se déguiserait ou s'agrandirait en homme.

Claude Debussy est mort.

On va commencer à le comprendre.

26 mars. – *L'offensive.*

Les journaux nous apprennent que l'on bouche le trou que les Allemands avaient commencé à pratiquer dans notre ligne, par suite du retrait de la cinquième armée anglaise.

Cadou m'envoie une lettre qui nous fait voir un coin de ces ateliers de replâtrage.

De Vertu. – Marne.

La division qui cantonne ici a été alertée, on va l'embarquer, on l'embarque. Les rues, les boulevards sont pleins de paquets, d'énormes tas de peaux de mouton, des caisses, des bidons de cuisine, des chariots, des sacs, des monceaux de tout, des motocyclettes puissantes, avec le fusil et la couverture du chauffeur; hurlement des poilus qui parcourent les cantonnements en chantant, en beuglant : « le François viens nous servir à boire. » Affairement des scribes, des estafettes, ronflement des autres, en attendant ceux des lourds camions qui vont emporter toute cette misère, toute cette détresse, toute cette détresse qui sera sans doute du courage bientôt... Un train d'intoxiqués est annoncé cette nuit. Et nous verrons des loques arriver avec des poumons brûlés, atteints peut-être irrémédiablement...

27 mars. – *Jeu de société.*

Cadou m'écrit : « Reçu le journal des Goncourt. Que j'aime cela, que c'est vrai; avant tout c'est tellement vrai, vérité raffinée passée au creuset, vérité condensée, sentie avec les nerfs et l'esprit. »

Je crois devoir rester ici. Il me semble, dans Goncourt, entendre les gueulades qu'aurait lancées Flaubert sur l'utilisation des compétences. Ce serait « amusant » de prévoir ce qu'eussent pensé ces grands hommes-là... et ce qu'ils auraient fait dans la guerre. Flaubert G.V.C., Taine, secrétaire d'un général de Q.G. Les Goncourt, dans l'intendance, comptant les rations de lard, Gautier dans le camouflage, Fromentin dans les autos. Sainte-Beuve, officier d'administration (sûrement), Gavarni n'importe quoi, mais retenu comme « indispensable » dans le service de popote d'officiers supérieurs, dont il fait les portraits (pour envoyer à l'épouse fidèle de ces Messieurs). On ferait des choses énormes. Gounod flûtiste et secrétaire au service de santé! Quelle dégradation... la dégradation militaire (c'est un mot). Ah! Zut!

28 mars. – *Sur la grosse Bertha.*

Je reçois de Paris deux lettres qui en substance me disent : « Comme on ne peut croire dans le peuple qu'un canon porte à cent vingt kilomètres quand on n'en connaissait pas allant au-delà de trente-cinq, on prétend que le gouvernement fait tirer sur Paris pour se donner un prétexte et une excuse pour partir à Bordeaux, comme en août 1914.

Samedi 30 mars. – *Vente Degas.*

Elle a eu lieu mardi et mercredi derniers. Elle a produit un million neuf cent soixante-six mille deux cents francs. Pendant ces deux jours-là, les Allemands marchaient encore sur Paris que le canon à longue portée bombardait, et la ville n'était pas encore remise de l'émotion causée par l'explosion de la semaine précédente à la Courneuve qui avait fait quinze cents morts.

Durand-Ruel a payé deux cent cinquante-huit mille cinq cents francs les deux Ingres : *Monsieur et Madame Leblanc*, les plus beaux de la vente, n'en déplaie à Miss Cassatt. *Monsieur de Pastoret*, qu'elle préférait, a atteint quatre-vingt-dix-neuf mille francs et *Monsieur de Norvins* a été adjudé soixante-dix-sept mille francs à Knoedler le marchand américain qui a aussi acheté le Delacroix en pied *Monsieur de Schwiter* pour quatre-vingt-huit mille francs. C'est un tableau un peu triste qui manque de cette fougue qui fit ce maître si grand, fougue que l'on trouve plutôt dans ses compositions. Le Louvre a manqué ce tableau, sa place était cependant dans notre musée national, c'est regrettable¹. Nous tâcherons de retrouver ces tableaux. Je ne serais pas surpris que *Monsieur et Madame Leblanc* aient été achetés pour Madame H.O. Havemayer de New York.

31 mars. – *Sur Oscar Wilde.*

Jeannotte est un impresario américain, un ancien chanteur.

J'ai fait sa connaissance vers 1908 ou 1909 à Montréal, où il venait de fonder un opéra. Quoique impresario, il est bien élevé. Il m'a raconté qu'il était allié par sa mère à la famille d'Oscar Wilde. Jeannotte était fort jeune lorsqu'il rencontra le poète chez une duchesse anglaise. C'était en été au château, à l'heure du thé, en nombreuse compagnie. La duchesse enleva d'un vase une rose admirable, épanouie, épanouie à s'en déchirer. Elle la respira et la fit passer, et chacun la huma, extasié, car son parfum égalait sa beauté. Elle parvint à Oscar Wilde; le soleil entrait, débordait par la croisée ouverte; le poète la respira avec ardeur, mais d'un coup en arracha les pétales et les jeta par la fenêtre. Un frisson d'indignation courut devant ce sacrilège; Oscar Wilde fit face à ses adversaires et leur dit : « Il eût été trop triste de voir une telle rose se faner. » Les cœurs s'apaisèrent.

1^{er} avril. – *Sur un Corot.*

On me présente à Madame Desfossé et je lui dis : « Quand Georges Bernheim vous offrait, en 1908, huit cent mille francs pour votre Corot *La Toilette*, c'était pour mon compte. C'est le plus beau tableau du peintre. »

Elle m'assure que Georges Petit lui en a offert récemment un million.

2 avril. – *Sur Fragonard et un ange en plomb.*

Nathan Wildenstein m'écrit qu'il a acheté, pour cent soixante-cinq mille francs, le fameux Fragonard, *La Jeune Fille s'amusant avec un chat*, que c'est la plus belle toile du peintre que nous ayons possédée. Il ajoute qu'il a vendu à Hennessy notre ange en plomb.

Il est nécessaire de parler de ce dernier objet si exceptionnel dans l'art gothique. Nous l'avons acheté, vers 1910, à un petit antiquaire de Versailles. Il est presque grandeur nature et date du XIV^e. Ses ailes déployées montent droites vers le ciel

1. Il a été acheté depuis par la National Gallery.

et l'aident à se poser sur terre comme un être éthéré. Il souffle dans une longue trompette. C'est, avec l'ange du Lude, de la collection Pierpont-Morgan, le plus beau morceau de sculpture de ce genre. Sa trompette manquait, nous la remplaçâmes. Nous ignorions tout de son origine quand, l'ayant montré au comte de Bryas, il fut stupéfait de la trouver chez nous car il le connaissait, et même depuis plus de quarante ans, dans le jardin d'un vieux bonhomme qui demeurait à Boulogne sur Seine et qui ne laissait personne entrer parce qu'il était le fils ou le petit-fils de l'architecte en chef de la cathédrale de Rouen ou de Chartres, plutôt de Chartres, et ne voulait pas qu'on puisse voir cette pièce dérobée par son aïeul à la faveur d'un incendie.

Nous n'avons jamais pu aller plus avant dans ce mystère, mais cet ange pourrait bien provenir de l'incendie du toit de Chartres.

Sur la Croisette.

Lecteur, tu ne connais pas Asta aux oreilles pointues, au museau aristocratique, à la queue de renard; c'est ma chienne. C'est un berger allemand. Dans la rue les gens l'appellent : « sale Boche ».

3 avril. – *Tableau de Paris.*

On ne voit que des fiacres chargés de malles se dirigeant vers les gares. La France va-t-elle pouvoir loger Paris?

6 avril. – *Les profiteurs de la défaite.*

Les Allemands continuent leur offensive sur Amiens. Ils avancent moins. Je rencontre un nommé Chanas, un intermédiaire en objets d'art, et je lui demande pourquoi il est à Nice et il me répond : « Ma femme étant malade, j'ai dû la conduire ici, mais je repars demain à Paris. Groult m'a dit un jour : "Chanas, les meilleures affaires que j'ai faites, ce fut en 70, pendant la Commune." Aussi moi, Chanas, je vais où le devoir m'appelle. »

9 avril. – *Réclame de guerre.*

Dans le courrier de ma femme, je trouve ce matin : Martine. Choses à la mode. 85 Faubourg St Honoré.

Monsieur,

Nous installons pour les personnes restant à Paris les sous-sols et les caves qui doivent servir d'abri. Nous y mettons des sparteries sur les murs et des tapis-brosse pour éviter l'humidité, des meubles de bois, la lumière, les pioches et les pelles nécessaires à la sécurité. Agréez, etc.

Une autre fois, je parlerai de Martine, ou plutôt de Poiret, une grande figure dans notre art moderne.

11 avril. – *Sur la marche funèbre de Chopin.*

Je rencontre le ténor Clément, qui a cinquante ans et qui chante comme à vingt ans. Il prétend que des exercices respiratoires quotidiens lui ont conservé sa voix. C'est bien possible. Je l'ai connu à Montréal où Jeannotte l'avait engagé. C'est à ce moment-là qu'il m'a raconté comment fut composée la marche funèbre : un soir de carnaval chez le peintre Ziem, un invité se saisit d'une nappe, s'en recouvre, danse, et joue au fantôme. Tous les invités le suivent dans cette nouvelle danse des morts. Chopin attrape un squelette suspendu à un gibet et valse avec. Puis, devant le piano il s'arrête, s'assied sur le tabouret sans lâcher son funèbre colis qu'il place sur ses genoux, et les bras autour de son thorax, il improvise une marche funèbre. On s'arrête. « Mais ça c'est bien, lui dit-on, il faut l'écrire. » Chopin la note. Cette fameuse danse funèbre ne fut jouée la première fois qu'à son enterrement!

Clément ajoute : « Vous pouvez constater qu'au piano les mains ne se rejoignent pas, parce que Chopin étreignait le squelette. »

13 avril. – *Chez Renoir.*

À Nice, dans son appartement, 1, rue Palermo. Son pied ne va pas bien et on a eu peur de la gangrène. On a transporté le peintre ici et il va mieux. Son fils, acteur inconnu¹, blessé de guerre au bras droit, est accouru et a rapporté de Paris quelques toiles roulées, afin de les sauver du danger du bombardement : une *Femme nue* (1910) dont les tons ont déjà un peu noirci, presque grandeur nature, en long. Un *Pierrot* assis avec une collerette rouge (toile de 50). Une femme, son modèle, le coude gauche levé, une rose jaune à la main (toile de 90). Le portrait de Dussane, de la Comédie-Française, chez elle. Elle est assise et a l'air d'une sultane. La toile a déjà un peu noirci (1916). Il m'apprend qu'il l'a donnée au Luxembourg. Renoir me dit qu'il peint couleur brique pour que, plus tard, ses couleurs deviennent d'un rose laiteux. Quand il ne pensait pas à la décomposition des couleurs, ses tableaux ne bougeaient pas. Il faudra bien des années pour savoir si, à la fin de sa vie, Renoir a eu raison. Ce serait désastreux pour l'avenir de la peinture d'avoir à peindre un ton pour en obtenir un autre.

14 avril. – *Saint-Saëns.*

Saint-Saëns allait au casino accompagner Chenal qui devait chanter pour le bénéfice des aveugles. Comme toujours elle s'est fait excuser. Saint-Saëns, très soigné, paraît en redingote, trop immaculée, avec un bouton rouge trop fleuri, puant l'Institut et le professeur de piano à vingt francs la demi-heure. Il gagne son piano à petits pas et joue de même ; il accompagne une remplaçante qui chante avec une voix d'acier et il n'en montre aucune impatience. Il s'en va comme il est venu.

1. Il est devenu plus tard un bon acteur. Note de 1929.

15 avril. – *Cadou déménage.*

Il m'écrit : « Hermé. Je croyais que c'était quatre cent cinquante habitants. Il paraît qu'ils y sont, mais en comptant ceux qu'on ne voit pas, qui sont loin. Les quatre cent cinquante sont donc cent cinquante, et, de ces cent cinquante-là, j'en ai vu deux en tout. Deux rues en T, qui ont cent mètres de long, et bordées de murs.

Des masses de poules qui picorent. On a dû compter les poules pour des habitants, pour faire bien dans la statistique.

Frisson de détresse à l'arrivée dans ce trou. Puis, la nuit, frisson à sentir les puces et les souris qui vous grimpent dessus et vous parcourent la figure.

Première journée employée à aller chercher (en l'achetant) une botte de paille pour coucher dessus.

Nous habitons un "château" délabré. Il reste quelques meubles qui du temps de Louis XV étaient laids et pauvres. Le Louis XV pauvre c'est lamentable. J'aime mieux le Dufayel en pitchpin. Il y a une bibliothèque dans laquelle je compte fureter... chut... Le propriétaire est prisonnier. C'est le descendant authentique, paraît-il, des comtes d'Hermé et d'autres lieux.

Je fais venir de la bougie de Nogent. »

16 avril. – *Chenal.*

Chenal avant-hier était ivre morte et elle devait chanter la *Marseillaise!*

17 avril. – *Musique.*

Cadou m'écrit : « J'ai fait travailler autrefois la musique à une jeune fille du monde bourgeois ; éducation sévère, très chaste, très pieuse, toujours environnée de famille, etc. Elle avait poussé loin ses études musicales, connaissant l'harmonie, le contrepoint, pouvait analyser les auteurs mieux que beaucoup d'hommes de métier ; avec cela très bonne pianiste. Cette jeune fille me dit un jour, et le plus ingénument du monde : "Schumann est l'auteur que je préfère de tous. Quand je vais en entendre, je change de linge et mets des dessous de dentelle." »

À qui le tour?

Bolo a été fusillé à six heures quinze dans les fossés de Vincennes.

18 avril. – *Toi et moi.*

J'étais dernièrement malade à la chambre. Mademoiselle Marie Brisson qui relie mes livres était venue m'en apporter. Ma femme rentrant des courses et ouvrant la porte fut stupéfaite de l'entendre dire : « Toi et moi. » C'est ainsi qu'elle apprit le titre d'un livre en vers écrit avant la guerre par Paul Géraudy. L'auteur et son livre étaient alors passés inaperçus, mais à la suite du succès de *C'est la guerre, Madame*, écrit en 1915, on se mit à rechercher ses premières œuvres et l'on découvrit *Toi et moi*, en vers parlés, à la phrase insouciant. L'auteur nous y fait sentir cruellement la banalité quotidienne, l'atroce réalité. Mais il faudra toujours lire *C'est la guerre*,

Madame quand on voudra comprendre ce mélange de paix et de guerre qu'est l'état de guerre. Héroïsme et *five o'clock tea*.

19 avril. – *La guerre des Américains*.

On m'écrit de Londres : « Une des premières divisions américaines envoyées sur la ligne de feu est *The Rainbow* ("l'Arc-en-ciel") ainsi appelée parce que tous les États de l'Union y sont représentés, pour qu'à chaque foyer on sente dès la première charge que la guerre et la mort ont fait leur entrée dans le pays. »

20 avril. – *Chez Renoir*.

« Votre femme a un visage charmant, me dit-il, j'aimerais beaucoup la peindre. Je la placerais dans un jardin. »

23 avril. – *Chez Renoir. À Nice*.

Dans ce petit appartement, il peint tantôt dans la salle à manger, tantôt dans son salon, comme à Cagnes, où chaque pièce de sa maison est un atelier. Aujourd'hui, sa fidèle servante et garde-malade, Madame Petit, m'introduit dans son salon. Il a un modèle. C'est une grande fille grasse de vingt ans, un peu courte, avec des cheveux dorés, de larges yeux bleus, une peau fine, un sang pur qui afflue au visage ; une fille des champs par la santé, et déjà de la ville par un souffle de poudre de riz et un costume tailleur. Je regarde le tout petit tableau que j'ai déjà vu dernièrement et où Renoir a assis cette femme dans un paysage. L'autre jour il avait, comme une bulle de savon, accroché les mille couleurs du soleil dans une manche tombante, de tulle transparent. Aujourd'hui c'est une bouillie, une panade, mais il s'en rend compte et me dit : « Vingt-sept fois que je fais poser cette femme¹, je ne m'y retrouve plus, mon tableau était beaucoup mieux l'autre semaine, j'aurais dû le laisser. Que pensez-vous de ces fleurs, que j'ai faites hier et que je n'ai pas encore terminées ?

– Je les trouve magnifiques et je n'y toucherais plus. Quand je les regarde elles me rappellent une phrase que j'ai lue dans un livre d'astronomie : "Le soleil lance des flammes longues de milliers de kilomètres." Ces fleurs lancent aussi des flammes immenses, elles flamboient. Me les vendriez-vous ?

– Oui.

– Combien ?

– Trois mille.

– C'est beaucoup.

– Je le sais, mais ce sont mes fleurs qui se vendent le plus cher. Je ne peux pas vendre bon marché à cause des marchands, je ne veux pas les gêner dans leur commerce. J'ai par exemple une vieille dette de reconnaissance envers Durand-Ruel car lui seul m'a aidé à manger quand j'avais faim.

1. Le fils de Renoir, l'acteur, l'a épousée après la mort de son père. Note de 1922.

– Je prends vos fleurs. Vendez-moi aussi ce portrait, cette femme au chapeau, votre modèle. Dix mille dites-vous. C'est entendu. Et cette femme dans une clairière. Cinq mille. Ajoutons-la. Et si jamais vous consentez à vendre ces lavandières¹ laissez-le-moi savoir. J'adore ces oliviers au bord de ce ruisseau. Quand je vous quitte et que je retourne à Cannes je regarde la nature et je pense à vos tableaux. Vous m'avez montré combien chaque arbre tient au sol de façon différente. J'admire avec quelle vérité vous faites sortir de terre l'olivier dont le tronc entouré d'un curieux monticule s'élève avec tant d'ampleur. »

Renoir me répond : « L'olivier, quel cochon ! Si vous saviez ce qu'il m'a embêté. Un arbre plein de couleurs. Pas gris du tout. Ses petites feuilles, ce qu'elles m'ont fait suer. Un coup de vent, mon arbre change de tonalité. La couleur, elle n'est pas sur ses feuilles, mais dans les espaces vides. La nature, je ne peux pas la peindre, je le sais, mais le corps à corps avec elle m'amuse. Un peintre ne peut pas être grand s'il ne connaît pas le paysage. Paysagiste, dans le temps, un terme de mépris, surtout au XVIII^e. Et pourtant, ce siècle que j'adore en a produit des paysagistes ! Je suis un peintre du XVIII^e. Je considère avec modestie que mon art descend non seulement de Watteau, Fragonard et Hubert Robert, mais encore que je suis comme un des leurs. Watteau quel génie ! Avoir si jeune possédé la science complète ! Watteau, Raphaël, géants partis à la fleur de l'âge. Je vous assure qu'ils savaient qu'ils mourraient jeunes. Leur intelligence a doublé les étapes. »

24 avril. – *Renoir malade.*

Il a passé une horrible nuit. S'est tordu sur son lit. Ses rhumatismes articulaires l'ont mis dans un état lamentable. Un pouce du pied s'émiette. On va le couper². Ma femme allait poser. Il faut renoncer au portrait. Les jours du peintre sont comptés.

25 avril. – *En gare de Nice.*

Des chants, la classe 19 dégringole des troisièmes, c'est le contingent pour Nice. Des types râblés. Diable, quels diables bleus ça va faire !

Encore des chants, voici des soldats italiens avec un gros convoi automobile ; c'est le premier contingent pour le front français. Hommes et choses sont déjà camouflés par les années de guerre et sont comme les bêtes qui prennent la couleur de la terre où elles vivent. Les Italiens sont couleur de guerre. De braves petites fleurs ornent les autos, elles sont meurtries, violées par le voyage.

Vendredi 26 avril. – *Monte Carlo.*

On sent la guerre ici. Pas de soldats !

1. Renoir m'aurait vendu ce tableau dans les dix mille francs. Je l'ai retrouvé cette année pour huit cent mille francs papier chez Barbazanges ou cent soixante mille francs or. Note de 1927.

2. Je crois qu'on n'a pas eu à l'opérer.

Samedi 27 avril. – *Monte Carlo s'humanise.*

Des salades et des pommes de terre sur le terrain du tir aux pigeons!

Mercredi 1^{er} mai. – *Muguet.*

Trois tiges, trois francs, mais au Premier Mai dernier le muguet était introuvable. C'est alors qu'on apprit que la petite fleur blanche de France venait d'Allemagne.

Jeudi 2 mai. – *Les salons.*

Les salons sont réunis au Petit-Palais, et n'en forment qu'un. Ils n'avaient pas ouvert depuis 1914.

Vendredi 3 mai. – *De Claude Terrasse.*

Extrait d'une lettre que le musicien a adressée à Cadou : « Ne vous vantez pas l'ami, pas de tabac à Hermé, et à Paris donc? Je sais que vous avez le tabac de prêt et j'affirme encore qu'il est excellent, mais nous, pas de prêt et pas de tabac pour le civil qu'on parle d'ailleurs de mobiliser jusqu'à cinquante-cinq ans, ce qui arrangerait bien des choses, mais zoui Môssieur!... Je fais des études sérieuses afin de passer sergent au plus vite car le métier de cabot me répugne et c'est mon grade. Mais si l'on veut me donner le clairon et le tambour j'accepte, et j'invente des conneries qu'on n'oubliera pas de longtemps... »

Je voudrais pouvoir photographier une colonne Morris, vous en pleureriez : trois affiches, Opéra, Opéra Comique et Français, quelques-unes ont en outre l'Odéon, les autres théâtres suppriment la réclame de la rue. »

Barthou académicien.

C'était son rêve, il préparait depuis quatre ans son élection, et pour y parvenir il prétendait se désintéresser de la politique à laquelle il va vite retourner. Il a une belle bibliothèque. Il aime Hugo, Lamartine. Méprise Verlaine. Je lui ai acheté deux manuscrits de Samain : *Yalis ou le petit faune aux yeux bleus* et *le Jardin de l'infante*, celui-ci pour dix mille francs. Également quelques lettres que le poète a adressées à un sien ami, un Boche. Elles montrent le rêveur impuissant devant la vie! Barthou, oh quel bon vendeur; il m'a aussi cédé des carnets de notes de Victor Hugo!

Dimanche 5 mai. – *Lits à trois.*

Cadou m'écrit : « On vient de vendre à l'hôtel Drouot, me dites-vous, un horrible lit de trois mètres de large bariolé d'amours et ayant appartenu à la princesse de Chimay enlevée par le tzigane Rigo. J'ai passé mes treize premières années tout près de Chimay, où la conduite de la princesse était citée par les gens du pays avec ce mélange d'air scandalisé et de contentement à cause de l'orgueil local, songez donc, une princesse!

Le lit de trois mètres de large me rappelle une histoire pouffante. Ma belle-mère a habité Garches ; elle faisait travailler un ébéniste qui lui avait raconté que Zola lui avait commandé, autrefois, un lit à trois. Rien ne peut rendre l'expression de scandale étonné de ma belle-mère. "Oh ! pensez-vous ! un lit à trois, ce vieux dégoûtant ! un lit à trois !" Ma femme et moi en étions malades. »

Lundi 6 mai. – *Vente Degas.*

Celle des propres œuvres de l'artiste. Elle commence chez Georges Petit. À aucune vente l'affluence ne fut si nombreuse.

Un mot de Renoir.

Georges Bernheim l'a entendu de la bouche de l'artiste et me le cite. Renoir avait peint le portrait de Bernstein, l'auteur dramatique, qui ne lui fut pas payé, et quand le peintre l'apprit, il s'écria : « Il aurait au moins pu me régler avec un bouquet de violettes. »

Mardi 7 mai. – *Vente Degas.*

La première vacation a rapporté deux millions. Toutes les prévisions sont dépassées. Le Louvre a acheté à l'amiable le tableau de famille (n° 4) quatre cent mille francs ; le gouvernement a donné cinquante mille francs, le comte de Fels aussi et les héritiers Degas cent mille. C'est un des plus beaux tableaux du monde. Que n'a-t-il peint plus de portraits !

Mercredi 8 mai. – *Occasions.*

Georges Petit, qui a une figure de matou musqué obèse et hydrocéphale, me dit : « Il y a quinze ou vingt ans, je suis entré chez tous les commerçants de Fontainebleau pour chercher les tableaux que Corot avait pu leur donner en paiement. Les deux plus beaux, je les ai trouvés chez une fruitière qu'il n'avait pas réglée depuis trois ans et à laquelle il aurait dû quatre cents francs. Je les ai achetés douze mille et vendus cinquante. Ils vaudraient aujourd'hui deux cent mille francs pièce. »

Vente Degas.

Elle intéresse le gros public. Il y avait dimanche six mille personnes à l'exposition. Elle se termine sur un total de six millions.

Vendredi 10 mai. – *Art de guerre.*

À la suite du bombardement, les journaux ont recommandé aux Parisiens de coller des bandes de papier sur les glaces des vitrines des magasins pour éviter qu'elles ne se brisent.

Ma bonne ville ne fut jamais si belle. Spontanément, un art a surgi, l'art du ruban de papier. Il semble qu'il ne restera plus un dessin géométrique à inventer, certains sont merveilleux. Parfois le simple boutiquier montre plus de goût que le

grand orfèvre. Une heure a suffi pour créer un art en une minute. Hélas! en une minute on le grattera¹. J'aime moins l'effondrement des sacs de terre à la base de la colonne Vendôme. On recommence le travail. Du jour où les Boches tiraient à obus sur Paris, je n'aurais pas protégé la colonne, elle devait rester à la gloire et à l'honneur.

Samedi 11 mai. – L'Invocation à l'amour.

Sépia par Fragonard. Elle est trop blonde, sans détails, mais quelle passion! Acheté quinze mille francs à Madame veuve Debussy, l'ancienne femme de Sigismond Bardac.

Lundi 13 mai. – *Sur Bernstein.*

« C'est le Georges Ohnet du théâtre », me dit Berenson.

Mardi 14 mai. – *Chez le bibliophile Gallimard.*

Ou plutôt chez l'actrice Diéterle, sa maîtresse, 68 boulevard Malesherbes. Gallimard : type vieux général Napoléon III à barbiche. Une longue carotte en place de nez. Son plus beau livre c'est *Les Fleurs du mal* illustré de vingt-sept dessins originaux de Rodin. Le miracle du sculpteur c'est d'avoir du vers de Baudelaire extrait et matérialisé son mâle et sa femelle.

Gallimard me dit : « Je possède quinze cents des deux mille bois qui illustrent les principaux livres du XIX^e siècle. Le lendemain de la mort des grands graveurs, je courais chez leur veuve ou voyais leur famille et j'achetais leur œuvre gravée. J'en ai fait des occasions! » Ses yeux luisent. Chaque veuve dépouillée lui est un exploit. Quel livre à écrire sur la cruauté de l'amateur!

Pendant qu'il s'entretient avec moi, j'ai les yeux fixés sur l'homme qui parle à Diéterle. C'est Vollard, le plus riche des marchands de tableaux modernes. Il possède dix millions. L'origine de sa fortune date du jour où, dans l'atelier de Cézanne, il trouva l'artiste déprimé, et où il lui acheta environ deux cent cinquante toiles à une moyenne de cinquante francs pièce. Il en céda quelques-unes mais garda le plus grand nombre jusqu'au moment où il put les vendre entre dix et quinze mille francs pièce.

« Savez-vous, Vollard, lui demanda Gallimard, comment les experts disposeront, dans la prochaine vente Degas, des dessins qu'il fit pour illustrer *La Famille Cardinal* de Halévy? »

– Ils les réuniront en un seul lot. Halévy n'a pas pu comprendre le talent de Degas, mais Madame Halévy, qui l'admirait, lui disait de préparer des dessins, et elle l'assurait qu'elle convaincrait son mari, mais elle échoua. Halévy choisit le lamentable Morin. »

1. *L'Illustration* a publié quelques vitrines. Note de 1930.

Gallimard ajoute :

« Quand je l'ai su, moi Gallimard, je suis allé trouver Degas et je lui ai demandé le prix du lot Cardinal et il m'a répondu : "Quinze mille." J'acceptai aussitôt, mais le soir il m'envoyait ce mot : "Il me faut quatre-vingt mille francs du lot Cardinal." »

Vollard s'écrie :

« Les artistes sans talent ont seuls une parole. »

Mercredi 15 mai. – *Sur la mort de Gordon Bennett.*

Le propriétaire du *New York Herald* s'est éteint hier à Beaulieu.

Son amour ardent pour la France venait de son mépris pour la rudesse américaine qu'il personnifiait. « Le journaliste français, me dit-il un jour, c'est un chien de chasse, l'Américain c'est le bouledogue. »

Dès le 4 août, il prit envers l'Allemagne une attitude violente tandis que, pendant des semaines, nos journaux gardaient encore devant l'ennemi cette humble timidité du temps de paix qui datait de notre défaite de 1870, soigneusement entretenue par tous nos gouvernements, qui avaient toujours peur d'offenser le bon vieux dieu guerrier des Germains.

Un hasard me fait visiter aujourd'hui le rendez-vous de chasse situé sur le territoire de Trianon et donnant sur son parc, que Bennett louait aux Domaines : « La Lanterne », vieux château Louis XVI, une miniature. Il y construisit une grande volière pour ses hiboux, l'oiseau qu'il aimait entre tous, parce que le plus martyrisé. Le jardin est délaissé ; il est clos d'un grand mur. Dans un angle, sous des arbres géants : des tombes... des tombes minuscules. Au ras du sol, des plaques de marbre. Je me penche et je lis : Cher petit Topy, mort le... ; Beautiful little Kitty... ; Pauvre petite Zata... ; Poor little Billy... ; Pauvre vieux Baby...

Là, dorment les chiens de Gordon Bennett.

Alerte de Gothas.

Dix heures du soir. Suis dans le métro qu'on arrête à la première station. Tout le monde descend. Et c'est la station Pasteur. Nous avons Pasteur, ils ont Guillaume II et l'amiral von Tirpitz qui a ordonné la guerre sous-marine!

Vendredi 17 mai. – *Coup monté.*

La collection Degas avait été achetée à l'amiable, avant la vente, par Durand-Ruel, Vollard, Bernheim Frères et Jacques Seligmann ; ce qui explique certains prix¹.

Samedi 18 mai. – *De l'art et de l'amour.*

Georges Bernheim me dit : « Dans un instant, à 6 heures, je vais au b...l de la rue Favart voir treize Toulouse-Lautrec dont on demande cent mille francs. On en aurait refusé cent vingt mille avant la guerre.

1. C'est un bruit qui a couru dont on n'a pas eu la confirmation officielle. Note de 1937.

– C'est possible, répond Alforsen, un artiste suédois, car les affaires marchent mal dans les maisons closes. Les femmes trouvent trop de travail au-dehors, et les patronnes ne parviennent pas à recruter assez de main-d'œuvre féminine.»

Dimanche 19 mai. – *Un à-peu-près.*

On dit aux Parisiens, qui ont fui sous le bombardement, qu'on va mettre un impôt sur « les revenus ».

Mardi 21 mai. – *Un Rembrandt.*

J'ai offert cent quarante mille dollars pour le portrait d'une femme âgée de la collection Mongermont, daté de 1643. Elle tient des binocles dans la main droite. Illustré dans *Bode*. Tome IV¹.

Mercredi 22 mai. – *Collection du marquis de Chaponay, 30 rue de Berri.*

Deux anciennes folies que le marquis a réunies et dont il a fait une charmante maison. Aspect un peu château. Un immense jardin. Terrain de quatre mille mètres. Il n'avait pas de tableaux il y a vingt-cinq ans et il se fit une collection en moins d'un an, aidé par la marquise. Ils n'en avaient parlé à âme qui vive, et un beau jour ils invitèrent vingt-cinq amis, des amateurs. Stupéfaction. Les Chaponay, une collection, pas possible! Grand bruit au faubourg Saint-Germain. Puis on apprit quelques prix alors sensationnels : deux cent mille francs à Durand-Ruel pour un Nattier, c'était un record. N. Wildenstein en avait offert cent soixante-quinze mille francs. Trois cent cinquante mille francs pour un Romney, une femme en blanc, qui n'est même pas vraie. Plus de cent mille francs pour un Largillière, *Madame de Parabère*, qui avait appartenu au comte Boni de Castellane auquel mon père l'avait vendu. Plus de deux cent cinquante mille francs pour un Watteau en largeur à cinq personnages, peint sur fond or avec, à gauche, son vieux joueur de flûte et, au milieu, un danseur, frère de *L'Indifférent*. Ce doit être un ancien panneau de clavecin. L'or sous la jupe de la danseuse est plein de radiation. Tableau ardent et raffiné².

Que possède encore le marquis? Une peinture de Lawrence³, un peu « porcelainisée ». Un ou deux Vigée-Lebrun. Un Schall. Un Melle Gérard. Un petit amour de Boucher. Un Gainsborough, le portrait de Peel.

Le marquis et la marquise veulent vendre. J'achèterai le Nattier⁴ six cent mille francs, c'est le plus beau qui existe; le Watteau, deux cent cinquante; le Largillière, cent vingt-cinq; le Lawrence, soixante-quinze; deux mobiliers, cinq cent mille, dont un de Salambier et l'autre à pavots des Gobelins; dans les cent cinquante

1. Les Duveen, depuis, l'ont acheté plus cher. Note de 1925.

2. Il est depuis chez le baron Edmond de Rothschild.

3. Il est depuis chez Arthur Veil-Picard.

4. Il a été depuis chez Ambatielos et est maintenant à New York chez Erickson. Note de 1927.

mille un Fragonard, *La Femme à la lettre* de l'ancienne collection Mühlbacher. Ils l'ont acheté dans les trente mille. Il y a encore un beau bronze : le portrait de Henri IV, puis de jolis meubles, de beaux objets, beaucoup de goût.

Jeudi 23 mai. – *Groult*.

Sa veuve est morte. Que va devenir sa collection ? C'est la question du jour. Camille, le fils, nous a dit qu'elle formerait un musée après sa mort et celle de sa sœur.

Groult fut la grande figure de l'amateur du XIX^e siècle, le pendant de Monsieur de Julienne au XVIII^e. Tout le monde l'a rencontré et personne, j'ai beau interroger, ne sait plus rien sur lui. Il était plein d'esprit, on parlait toujours de ses bons mots, et aussi de ses mystifications. J'étais tout gosse quand je l'ai connu. C'était un grand et fort bonhomme à la Joseph Prudhomme. Il venait souvent voir mon père en son magasin du 9 rue Lafayette ; il me connaissait très bien et me regardait travailler. Un Américain demande un jour à mon père à voir cette collection ; mon père va trouver Groult et m'emmène avec lui pour me donner l'occasion de visiter cette maison et ses merveilles. Groult me regarde et s'écrit : « Ah le voilà l'Américain. » Mon père répond : « C'est mon fils. » « Non, hurle Groult, c'est l'Américain. Ah, c'est ainsi que vous, Monsieur Gimpel, avez voulu introduire un étranger chez moi à mon insu ? » Et Groult continue sur ce ton en se fâchant tout rouge. « Mais vous le connaissez bien mon fils », assure mon père. « Oui et c'est parce que je le connais que je jure que cet homme (j'avais peut-être quinze ans) est un Américain, et je ne veux recevoir personne et je ne montrerai pas ma collection. » Puis, s'adressant à moi : « Vous aimez l'art, petit ? » « Je m'y intéresse beaucoup, Monsieur. » « Eh bien regardez ce Watteau, le portrait de *Monsieur Julienne*. Vous ne verrez jamais une toile pareille. » Il avait raison, c'est peut-être le seul portrait connu, fait par Watteau¹ ; beaucoup discuté et indiscutable.

Puis, comme si mon père n'existait pas, il me prend par le bras et me fait entrer dans ses vastes galeries où sa collection semblait perdue dans le plus immense des désordres. Mais ce désordre, comme il avait su l'arranger avec soin, avec art ! Un objet ou un tableau ne s'apercevait que d'un point, mais de là rien d'autre ne pouvait attirer votre vue. Mon père nous suivit. Groult m'arrête devant deux vitrines plates recouvertes d'un velours et me dit qu'elles cachent la plus belle création artistique du monde et il tire l'étoffe avec un geste d'escamoteur ; je découvre dans l'une des papillons merveilleux et dans l'autre des coquilles de nacre et il me dit : « Vous voyez les couleurs de ces papillons ; ces couleurs, l'homme n'a jamais pu en créer d'aussi belles et la perle la plus rare n'a pas l'éclat de ces coquilles que j'ai payées entre vingt et trente sous pièce à Cancale. Si elles étaient rares comme les perles, on donnerait des millions pour les avoir et les femmes les porteraient. Mes papillons vaudraient aussi des centaines de mille francs. L'humanité n'apprécie pas ce

1. Celui du musée de Valenciennes est par Watteau.

qu'elle peut avoir de bon marché. Mais savez-vous encore ce qu'au-dessus de ma collection je préfère? Un beau coucher de soleil. J'ai cinq ou six chambres dans Paris, sous les toits, des chambres de domestiques, et quand l'après-midi, vers six heures, je hume un beau coucher de soleil, j'escalade les six étages les plus proches et je contemple la nature dans sa sublime féerie. Tenez, venez voir le peintre qui a le mieux compris la couleur et la lumière.» Il me conduit dans une pièce où, sur une douzaine de chevalets, se trouvent des Turner et il continue : « Le plus beau, selon moi, c'est *Le Pont de Saint-Cloud*. Le premier dimanche qui suivit l'achat de ce tableau, je me rendis à Saint-Cloud pour chercher l'endroit exact d'où il avait été peint. Je l'ai vite trouvé. Il y avait là une maison, je l'ai achetée sur-le-champ et depuis j'y passe tous mes étés. C'est autrement plus beau que mon Turner!» Les Turner de Groult, ce fut toujours l'amusement de Paris car il en avait bien trois de faux sur quatre. Le savait-il? Parfaitement. Il payait le vrai Turner deux cent mille francs et le faux, difficilement, trois cents francs. Mais il s'amusait à voir les vrais connaisseurs admirer ces croûtes par peur de lui déplaire. Il pousse la plaisanterie jusqu'à donner un faux Turner au Louvre pour l'y voir suspendu par les conservateurs qui espéraient qu'il leur léguerait sa collection. D'ailleurs il le laissait croire. Il ne légua pas un dessin ; alors quelques jours après son enterrement, on fit dégringoler le faux Turner de son clou mais, soudain, on se mit à espérer en Madame Groult, et on le raccrocha.

Peu de temps avant sa mort, Groult avait transformé son jardin de l'avenue Malakoff en un paysage à la Hubert Robert avec un jet d'eau, des colonnes et des ruines. Un passage conduisait rue Pergolèse ; je ne crois pas qu'il lui appartenait. Il était loué à des marchandes de fleurs, mais il s'était arrangé avec elles pour pouvoir s'y promener à partir de six heures du soir, après leur départ, et jouir des fleurs qu'elles y laissaient.

Le seul mot qu'on rapporte souvent de lui est celui-ci. Grand industriel, ayant fait sa fortune dans les pâtes alimentaires, des gens très bien allaient chez lui. Un roi, peut-être de Grèce, qu'il avait rencontré aux eaux, vint à Paris et Groult l'invita à déjeuner. Le roi ne répondit même pas. Notre homme lui écrivit alors : « Vous auriez vraiment pu venir, vous nous avez beaucoup manqué, nous étions entre nous, il n'y avait que le meunier et son fils. »

Vendredi 24 mai. – *Sur le dôme des Invalides.*

L'architecte Destailleur, qui a du talent malgré son physique ciré de demi hidalgo, me raconte qu'il possède des comptes originaux du Dôme. Ils sont signés Mansart et datés de Meudon, 1690. Mansart et Girardon se plaignent des entrepreneurs, parce qu'ils réduisent les proportions des pierres par mesure d'économie et que la beauté de l'édifice en est altérée et ils demandent des crédits pour au contraire augmenter le volume de ces pierres. Ils assurent que sur les plans il était impossible de se rendre compte qu'un tel relief était nécessaire.

Le directeur des Bâtiments Royaux approuve leur requête, qu'il motive, et le Roy accorde les nouveaux crédits.

Samedi 25 mai. – *Chez Mlle Brisson, relieuse, 68 rue du Cardinal Lemoine.*

Une cour et, dans une ancienne remise, son atelier. Je feuillette un livre de Laurent Tailhade. « Il appartient, me dit-elle, à un de ses amis, un poète, ils sont venus ensemble me voir ici. Depuis, Tailhade m'a envoyé un mot très aimable pour m'inviter à aller chez lui, mais son ami m'a dit : "Absentez-vous, il vous recevra tout nu." »

Mademoiselle Brisson, fille d'un horticulteur, est une gamine de Paris avec de l'art plein les doigts. Comment vit-elle, quand elle a été réduite à faire des munitions pendant la guerre? Elle n'est pas commerçante parce qu'elle aime trop le livre. Elle pense que c'est son devoir de le lire pour savoir le relier et perd ainsi deux jours par volume, puis trois jours pour trouver le cuir et la soie ou le papier de garde. Puis, quand elle a exécuté la reliure, elle demande huit francs. Les clients lui donnent sept francs cinquante. Elle ira mourir à l'hôpital. C'est une gamine de Paris avec de l'art plein les doigts¹.

Un Boucher.

Panneau décoratif très esquissé, genre Frago. Il a peut-être un mètre soixante de haut et pas plus de cinquante centimètres de large. De la même série que ceux de Wallace. Acheté cinquante mille francs à l'antiquaire Demotte. En 1770, il avait atteint cent trente livres dix-neuf sols à la vente Beaudouin².

Dimanche 26 mai. – *Chez le commissaire de police.*

Où je vais chercher un passeport pour Lorrez-le-Bocage (Seine et Marne, zone des armées).

« Votre profession ?

– Antiquaire. »

Le commissaire qui me connaissait me dit : « Faut changer de profession pour la journée, la vôtre est très mal vue en ce moment par les autorités militaires et policières ; c'est celle des espions. »

Lundi 27 mai. – *Même cynisme.*

Avec Chanas, en auto, en route pour Montgeron et le château des Pélissier.

« Alors Monsieur Gimpel, vous avez bien compris, vous êtes un Américain, vous venez d'acheter les trois tapisseries de Boucher, des merveilles dont *Les Forges de Vulcain* qui a près de six mètres de long, elle est entière avec la vue des forges ;

1. Elle a épousé un avocat australien et vit à Melbourne, heureuse, dans le confort, mais regrette toujours Paris, malgré ses jours de misère. Note de 1939.

2. Il appartient depuis à la collection Gulbenkian. Note de 1927.

puis *Mars et Vénus*, malheureusement en deux morceaux, coupée à gauche, et le *Triomphe d'Amphitrite*, également coupée. Les bordures ont été enlevées mais conservées.»

Nous arrivons au château et je trouve ridicule ce rôle que Chanas veut me faire jouer.

La comtesse de Péliissier vient d'avoir ses deux fils tués à la guerre. « Jeunes gens que je n'ai pas connus, si vous saviez combien votre mère a pu vous adorer ! » « Dieu, fait-elle, n'a pas voulu leur conserver la vie ! » Nous repartons une heure après et Chanas me dit : « Trois millions, ils sont fous, mais quelles belles tapisseries ! Sans la mort de leurs fils qui les a plongés dans l'anéantissement, ils n'auraient jamais songé à vendre. » Et Chanas ajoute : « Ce qui fait le malheur des uns fait le bonheur des autres. »

La guerre.

Les boches et la grosse Bertha ont recommencé leur seconde offensive. Prise du chemin des Dames ! Mauvais.

Mercredi 29 mai. – *Offensive.*

Les Boches ont pris Soissons. Les nouvelles sont très mauvaises.

La grosse Bertha.

Elle déplace sa ligne de tir. Un obus est tombé rue de Berri à côté des serres du marquis de Casa Riera, à quelques centaines de mètres de notre maison d'affaires où loge mon associé. Sa femme terrifiée vient de s'écrier : « Ce n'est plus du jeu ! »

Les quartiers riches vont être éprouvés. Une femme disait l'autre jour dans le tramway de l'avenue Victor Hugo : « Les obus ne tomberaient pas ici, ce sont tous des Boches naturalisés. »

Ricochet.

L'obus est tombé à moins de cent mètres de la demeure des Chaponay. Il y a des années que je travaille cette affaire et combien d'offres ai-je faites en vain ! Cinq minutes après l'explosion, le marquis me téléphonait qu'il acceptait ma dernière proposition et j'acquiesçai.

[Retrouver ce titre sur Numilog.com](http://Numilog.com)

DEUXIÈME CARNET

30 MAI 1918 – 26 JUILLET 1918

L'Amérique en guerre

Jeudi 30 mai. – *En route pour New York.*

7 heures du matin. Arrivée à Bordeaux. J'embrasse et quitte ma femme qui pleure. Mon cœur se serre. Sept heures vingt-cinq : le train l'emporte vers Biarritz. Un omnibus, une chenille jaune attend les passagers. Nous sommes dix dont un lieutenant français, sa femme et leurs deux fillettes ; je pense qu'il part comme instructeur. Le cocher nous conduit au commissariat spécial où l'on doit viser nos passeports. Ah je connais ça ! À Paris, pour obtenir cette pièce si précieuse, que de stations déjà, au gouvernement militaire, au recrutement, à la préfecture de police, au ministère des Affaires étrangères, au consulat américain. Maintenant nous arrivons aux docks où, sous des hangars fermés, les douaniers examinent nos bagages. Puis, nous passons sur les quais où *La Lorraine* surgit à nos yeux, toute camouflée. C'est un décor de théâtre vu à cinquante centimètres ou plutôt c'est un tableau cubiste démesuré, avec de grandes nappes de bleu d'outremer, de noir, de vert, quelquefois parallèles mais dont le plus souvent les angles sans pitié s'enfoncent les uns dans les autres et, quoique nous ne comprenions pas, nous devinons un raisonnement, un plan, une ligne de conduite, une étude.

La police est à bord ; on ne peut pas encore monter ; nous sommes nombreux et attendons une heure. À côté : *Le Niagara*. Des prisonniers boches en descendent des blocs de cuivre qui tomberont découpés sur la gueule de leurs frères. Ah ! On grimpe par trois. La passerelle aboutit au pont promenade où, devant une table,